

OBSERVATIONS
SUR
LES HÔPITAUX

OBSERVATIONS

SUR

LES HOPITALS

204016

204016

OBSERVATIONS SUR LES HOPITAUX,

RELATIVES à leur construction, aux vices de l'air d'hôpital, aux moyens d'y remédier, à l'admission ou rejet des malades, à la maladie antisociale, à la petite vérole, aux femmes en couche, aux insensés, & à l'utilité dont ils sont pour l'art de guérir & pour les étudiants.

Par JEAN AIKIN, Chirurgien;

Avec une lettre à l'Auteur, sur le même sujet, du Docteur PERCIVAL, Membre de la Société Royale de Londres.

Ouvrage traduit de l'Anglois, & auquel on a ajouté quelques notes.

Par M. VERLAG.



A LONDRES

& se trouve à PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, quai des Augustins, N°. 50.

M. DCC. LXXXVIII.





E P Î T R E
DÉDICATOIRE

A MM. LES SOUSCRIPTEURS;

*En faveur des quatre nouveaux
Hôpitaux.*

M ESSIEURS,

*DANS ce siècle, où l'é-
goïsme au teint pâle & au
a iij*

vj E P I T R E

cœur desséché, compte plus de vils esclaves, que la bienfaisance, cette fille du ciel, ne rassemble auprès d'elle de vrais amis; peut-être serait-il avantageux, pour la régénération des sentimens d'humanité, de rendre des hommages éclatans à ces hommes sensibles qui, tous les ans, tous les jours, & à chaque calamité publique, s'empres- sent à venir déposer aux pieds des malheureux des offran-

DÉDICATOIRE. vij

des que tant d'autres ne rougissent point de verser dans les gouffres profonds qui bordent les palais enchanteurs de la folie.

Dans ce siècle , où la langue audacieuse du vice ne craint point d'attaquer , par de traits malins , les paisibles actions de la vertu ; peut-être serait-il nécessaire d'accorder les distinctions les plus flatteuses à cette

a iv

viiij E P I T R E

*milice triomphante qui lutte
par ses écrits & par son
exemple, contre la foule tu-
multueuse des ennemis de
la raison.*

*Epicure a osé dire que
les sentimens de compassion
n'étaient que le produit de
la faiblesse & de la vanité.
Hommes insensibles ! Vous
qui n'écoutez que trop avi-
dement ces leçons perverses,
répondez-moi : fût-ce par*

DÉDICATOIRE. ix

faiblesse que le Roi des cieux vous tira des abîmes du néant? Ne pouvait-il jouir de sa gloire sans vous & sans vos hommages? Fût-ce par vanité qu'il mit entre vos mains la coupe de ce bonheur attaché à la condition humaine! Vous restez confondus... Avouez donc que ce ne put être que par un acte volontaire de sa bonté; tel est l'attribut qui constitue l'essence divine: & quel est le bien

a v

x E P I T R E

*qui émane de cette essence ,
si ce n'est celui d'une félicité
indicible? Or, si Dieu vous
a façonnés à son image, s'il
a soufflé sur vous une par-
celle de sa divinité, s'il vous
destine tous à jouir de sa
gloire ; pourquoi vous au-
rait-il privés ici - bas de ce
plaisir céleste qui se mêle
à l'exercice des sentimens de
bienfaisance & d'humanité?
Ah ! si ce rapport glorieux
de vous à l'Être Suprême*

DÉDICATOIRE. xj

*ne peut ni vous toucher ,
ni vous convaincre , inter-
rogez les cœurs charitables ..*

*Que dis-je ? recourez à
l'expérience . . . Le charme
de répandre ses bienfaits
sur le malheureux , n'est
point d'une nature à être
exprimé ; il y perd trop ,
lorsqu'il est bien senti. Que
ne puis-je le savourer comme
je le desire. . . . Mais , il
nous sourit à tous & se fait
sentir même dans le cœur*

a vj

xij EPITRE, &c.

de celui qui n'a que des
pleurs à répandre sur l'in-
fortune.

Je suis, avec un profond
respect,

Messieurs,

Paris le 15
Sept. 1787.

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
VERLAC, Avocat.

PRÉFACE

D U

TRADUCTEUR.

*Discite , ó miseri ! & causas cognoscite
rerum.*

*Quid sumus ? & quidnam victuri gigni-
mur ? ordo*

*Quis datus aut metæ , quæ mollis flexus
& unde ;*

. Quid fas optare

. . . Patriæ carisque propinquis ,

*Quantùm elargiri deceat ? quem te Deus
esse*

*Jussit , & humanâ quâ parte locatus es
in re. Perf. Sat.*

TOUTE préface contient ordinairement l'apologie du livre qu'elle précède : celle-ci n'est faite que pour parer

à quelques censures, que ma traduction pourrait rencontrer chez divers lecteurs. On a ses connaissances, ses amis, les gens de l'art & le public pour juges ; or , comme la manière de voir de chacun ne saurait être égale , & que de-là doit naître une diversité de jugemens , les mêmes raisons ne pourraient suffire de justification envers tous ; je commence donc en détail & je dis :

Quant aux personnes qui me connaissent à mon insu, & qui m'honorent en prenant intérêt à ce dont je m'occupe, si, parce que j'ai

DU TRADUCTEUR. XV
autrefois fait des vers , puis
suivi le barreau , elles allaient
conclure qu'il ne m'appar-
tient pas de traduire de l'an-
glais des ouvrages de méde-
cine , ou que j'ai eu tort de
renoncer à la poésie & au
barreau : je leur observe que
le résultat de ma façon de
penser est , qu'une connais-
sance quelconque n'a de va-
leur intrinsèque qu'autant
qu'elle nous rend meilleurs ,
ou qu'elle contribue à l'uti-
lité réelle du genre humain ;
que la poésie est le langage
des dieux , & que nous ne
sommes que des hommes ;
que , dans le printems de l'âge ,

xvj P R É F A C E

avoir fait sa cour à une Muse champêtre, c'est une chose sans conséquence ; mais qu'au fond, tout ce qui est bien pensé, peut raisonnablement être dit & écrit en prose ; que tel, à qui la fortune permet de se consacrer *gratis* à la défense de l'accusé ou de la veuve opprimée, fait un excellent usage de ses talens ; mais que tel autre qui, peu favorisé de cette déesse aveugle, n'ambitionne point, d'ailleurs, une vaine fumée de gloire, ne saurait être blâmable en cherchant à se rendre utile de la manière qu'il le peut. J'ai

DU TRADUCTEUR. xvij
traduit un petit ouvrage *sur*
les hôpitaux ; mais à défaut
de renommée, ne pourrait-
il pas m'attirer par la suite
quelque reconnaissance ; *un*
hôpital est-il une demeure
dont le poëte & l'orateur,
le plagiaire & l'homme de
génie, le riche & le noble
soient exempts ?

Quant à mes amis, dont
le nombre va jusques à qua-
tre, ce qui, à cet égard, me
met bien au-dessus de *So-*
crate, leurs sentimens n'é-
tant que le produit de la
bienfaisance & de l'huma-
nité ; qu'aurais-je à craindre

xviii P R É F A C E
de leur censure ? séparés par
un espace immense, c'est ainsi
que nous aimons à corres-
pondre.

Il me semble qu'il ne m'est
pas moins aisé de me justi-
fier envers les gens de l'art.
Le docteur Gregori, qui pro-
fessait la médecine à Edim-
burg, m'a paru prouver *dans*
ses discours sur les devoirs
des médecins, dont j'ai
donné la traduction (1),
que le domaine de la science
de la médecine ne leur ap-
partenait pas exclusivement :
or, quel reproche aurais-je

(1) Cet Ouvrage se trouve chez le
même Libraire.

DU TRADUCTEUR. XIX
à craindre , moi qui ne suis
que traducteur , & qui n'ai
entrepris del'être , que parce
que j'ai cru que le pauvre
pourrait en retirer quelque
avantage.

Quant au public , il se
trouvera des personnes qui ,
en lisant mon discours pré-
liminaire , remarqueront , les
unes qu'il est diffus , & les
autres que les idées n'en
font ni neuves ni applica-
bles au sujet. Je leur réponds
que , de nos jours , les ou-
vrages ne méritant de cou-
rir les risques des frais de la
presse , s'ils n'ont une cer-

XX P R É F A C E

taine épaisseur, j'ai dû m'entendre sur la matière, contraint en quelque sorte de remplir cet objet; que, d'un autre côté, comme c'est la prétention d'un écrivain qui peut seule le rendre justiciable au tribunal du goût, je déclare que je n'en ai aucune, & que tout ce que j'écris ou pourrai écrire, ne doit être considéré que comme l'ouvrage d'un rustique qui, en plantant des choux, s'imaginerait remplir sa tâche d'homme & de citoyen, à l'égal de celui qui taille le rubis précieux qui brille au doigt de la nymphe

DU TRADUCTEUR. xxj
élégante ou de l'utile petit
maître. A ceux qui obser-
veront que les idées ne sont
ni neuves ni applicables au
sujet ; je réponds que *la*
rhubarbe ni le séné ne sont
point des productions du
jour & que néanmoins les
médecins ne laissent pas d'en
prescrire fréquemment l'usa-
ge à leurs malades. Or, parmi
les hommes que j'ai vus,
j'en ai trouvé un si grand
nombre dont le tempéra-
ment moral me semblait dé-
rangé , que je n'ai pas cru
qu'une forte dose de vérité
dût être contraire, ne serait-
ce qu'à quelques uns. Au

xxij PRÉFACE, &c.
reste, je n'entends désigner
personne en particulier, &
je ne me crois pas plus exempt
qu'un autre de l'épidémie
régnante.





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

DU TRADUCTEUR.

AU pied de quelle montagne tapissée d'une éternelle verdure reposait-il ce vallon paisible, planté d'arbres dont les branches touffues se courbaient pour présenter sur une même tige, & la fleur odoriférante & le fruit délicieux? Quels hommes l'ont-ils habité, ce séjour, où les arbuttes exhalant des odeurs suaves, distillaient un miel nourricier? A qui fut-elle donnée, cette terre, où coulaient des fleuves de nectar

& d'ambroisie? Dans quels fastes trouve-t-on déposée la mémoire de cette race heureuse, que respectait la fureur des élémens, qu'épargnait le ravage des passions, étrangère aux arts cruels, aux maladies, & qui, couronnée de siècles, allait se perdre dans un océan de félicité? Poètes, amis du mensonge, alors s'il faut vous en croire, les troupeaux mêlés ensemble bondissaient dans des pâturages communs, l'haleine des zéphirs se mêlait au murmure des ruisseaux, le gazouillement des chantres harmonieux des bois répondait aux concerts imitatifs de l'homme pasteur, alors régnait une harmonie universelle. Cependant transporté sur l'aîle de l'imagination,

l'imagination, j'assiste à la naissance du monde, je plane autour du berceau de nos premiers pères; mais à peine mes regards enchantés & distraits par les merveilles de la création, veulent-ils s'étendre sur les plaines du brillant *Edem*, s'élever aux sublimes hauteurs du mont *Oreb*, qu'éveillé tout-à-coup, comme d'un songe extatique, la terre tremblante & agitée sous mes pas, ne m'offre qu'un sol stérile, la retraite des serpens venimeux, la proie des volcans & le séjour des orages, où je vois l'homme, cet être auparavant immortel & superbe, devenu l'objet infortuné des vengeances célestes, disputant aux vils animaux une pâ-

b

ture grossière , donner le jour à une postérité malheureuse , qui , conduite avec une verge de fer , à travers les ronces de la vie , va s'engloutir dans la nuit du tombeau , pour y attendre le plus terrible des réveils.

Hommes engourdis ! le tonnerre de la vérité ne grondera-t-il jamais au fond de vos ames ! Insectes nourris d'orgueil ! Le temple des chimères s'étendra-t-il jusques aux portes de la destruction universelle ! Je voudrais découvrir où est posé le trône de l'illusion , & le fapper jusques dans ses fondemens ; je voudrais , perçant la légion des propagateurs de la folie , & secouant à leurs

yeux ce flambeau divin qui éveille
 & terrasse les rois endormis dans
 le sein des voluptés, les dissiper,
 ainsi que l'astre du jour, lorsqu'il
 paraît aux portes de l'orient,
 dissipe les pâles ombres de la
 nuit.

Mortels aveugles ! Une félicité
 parfaite est donc la seule digne
 de vos regards ! Vos poètes vous
 la chantent, vos romanciers vous
 en applanissent les voies ; elle est
 l'ame de vos projets, & l'unique
 but de toutes vos fatigues. Qu'ils
 feront beaux ces jours filés d'or
 & de soie, où, au milieu des
 chants, des danses & des plaisirs,
 vos heures s'écouleront dans une
 paisible indolence ; tandis que

L'amour vous couronnant de roses,
ne gliffera dans votre sein d'autre
peine que celle qui ajoute au
bonheur. Qu'elles feront délicieu-
ses ces années, que vous ne cou-
lerez jamais, où une foule de
flateurs assiégera la porte de
vos palais magnifiques, où la
mer & la terre, jalouses de vous
payer leur tribut, couvriront vos
tables d'animaux rares, où de
vins délicieux pétilleront dans vos
coupes, & où les arts efféminés
s'empresferont à vous bercer mol-
lement dans le songe de la vie.
N'est-ce pas pour jouir de ce bel
avenir, que le fol ambitieux vend
l'héritage de ses pères, traverse
les mers, brave les écueils & les
tempêtes, se transplante dans une

terre sauvage , y prend l'ame & le cœur d'un *Néron* , & , ramassant sous son fouet homicide une troupe d'hommes qu'il appelle ses esclaves , accumule des richesses aux dépens de leurs fatigues , de leur sommeil , de leur faim , de leur nudité , de leur sang ; remet à la voile , & inquiet sur le poste qui flattera le plus sa vanité , voit le port , l'embrasse déjà . . . Mais , ô destin impitoyable ! Les terribles enfans du nord sont accourus , l'empire des ondes est bouleversé , la mer retrouve ses vastes abîmes , le vaisseau s'y engloutit , & le long mugissement des flots en courroux dérobe jusques aux cris des mourans.

Pour moi , m'élevant au-dessus de cette raillerie qui affecte de jeter du mépris sur le disciple de la sagesse , afin de l'intimider & de triompher de la vérité , je tirerai de l'oubli cette maxime rendue par un oracle , & qui fut gravée en lettres d'or , sur les portes du temple d'Apollon. *Mortel , connais - toi toi - même ;* c'est-à-dire , connais ce que tu as été , ce que tu es , ce que tu dois être ; maxime pleine de sagesse , que chacun de nous devrait avoir écrite au fond de son cœur , & qui suffirait pour compléter le livre de tous les âges. Nous cherchons le bonheur , mais en connaissons - nous la nature ? en avons-nous découvert la source ?

sommes-nous faits pour en goûter les émanations ? S'il existait ce Protée, sans doute que, semblable par son essence à l'astre du jour, qui, depuis l'instant où le bras de l'éternel le suspendit à la voûte des cieux, ne cesse de verser également ses rayons sur la cabane du pauvre, comme sur le palais des rois, nous le verrions courber indistinctement sa tige sous la main de l'espèce humaine, & lui faire goûter la céleste ambrosie. Insensés que nous sommes, comment osons-nous le conserver le fol espoir, de cueillir ce fruit divin ? Nous, créatures rebelles, que le souffle de la colère céleste a jettées dans une vallée stérile, où croissent des roses, il

est vrai ; mais armées d'épines
aiguës , & dont un matin suffit
pour ternir l'éclat.

Où existe-t-il donc , ce bon-
heur? ... Oh ! combien l'homme
riche s'abuse , s'il croit le trouver
sous de lambris dorés , auprès
d'une table couverte de mets déli-
cats , dans une parure brillante ,
dans la possession d'une beauté
mortelle ; dans les honneurs , la
pompe & le faste des cours. Oh !
combien le mortel , même le
plus borné dans ses desirs , se
trompe également ; s'il croit le
fixer au milieu des champs , parmi
les travaux rustiques , dans le tré-
sor de quelques amis , dans le
sein d'une épouse vertueuse , &

dans les careffes d'une famille naiffante. C'en est fait, la coupe en est renverfée. . . Le bonheur a fait avec nous un divorce éternel ; & s'il nous refte encore quelque-efpoir de recouvrer cet attribut de la divinité , ce ne fera que lorsque, dépouillés de notre enveloppe matérielle, nous nous présenterons au juge des rois , avec une ame pure & digne d'être reçue parmi les intelligences céleftes. Que m'importe d'offenser l'amour-propre de l'homme superbe ! Je me rends compte à moi-même , je tourne les pages de l'histoire des fiècles, je prête une oreille docile à la voix des livres faints , j'interroge l'ordre phyfique & moral, je descends au fond de mon cœur , & tout fe

réunit pour me dire que les plaisirs d'ici-bas sont rapides , fugitifs & imparfaits. Tout m'apprend que je dois distinguer entre l'ame & le corps , l'esprit & la matière. Tout m'enseigne que le crime & la vertu ne sont point une même chose , que le remords est déjà le vengeur du premier , & la douce paix la récompense du second. Tout m'annonce que la mort a placé à ma porte une sentinelle vigilante , à laquelle je n'échapperai point ; tout me persuade que cette puissance , qui a su unir l'ame au corps , & qui peut , à son gré , me jeter dans la nuit du tombeau , peut aussi me rappeler un jour à une éternelle lumière , ainsi qu'elle ordonne à la chenille de devenir papillon.

Que d'après ce coup d'œil, l'homme aveugle se consume encore à chercher le bonheur sur la terre. Hélas ! à peine lui fut-elle donnée, que l'envie à l'œil farouche, armant le fratricide Cain, elle se vit arrosée du sang de l'innocent. A peine s'ornait-elle d'habitans, que le ciel irrité eut à se venger de leurs crimes, par un déluge universel. Sont-elles effacées des annales du temps, les cruautés d'un Hérode, les dévastations d'un Attila, les ravages d'un Mahomet ! La peste & les guerres, la famine & les incendies, les volcans & les tremblemens de terre font-ils pas venus, dans l'intervalle des siècles, désoler l'humanité ? Dans quel livre apprendrons-

xxxvj DISCOURS

nous ce que comporte la nature humaine, si ce n'est dans son ordre physique, & dans celui de l'histoire des temps. Le bonheur régnait-il sur la terre, lorsqu'un *Druide* au cœur d'acier arrosait l'autel de ses dieux du sang des victimes humaines; lorsque le barbare *Moloch* sacrifiait des enfans à ses fausses divinités. Sont-ce les Tibères, les Caligula, les Néron, les Denis & les Mérence, qui ont fait goûter le bonheur aux peuples qui vivaient sous leur domination? L'avez-vous connu, ce bonheur, innombrables martyrs de la foi? vous dont le sang coulait dans les places publiques, & teignait les rivières? Ces temps ne sont plus, répliquera le Sybarite.

PRÉLIMINAIRE. XXXVIJ

Quoi ! paisibles Incas , tranquilles habitans du Pérou , vous ne l'avez point transmise à votre postérité , la mémoire de toutes ces horreurs , de tout ce sang que fit couler dans le temple du soleil la soif infatiable d'un métal que vous méprisiez ; lorsque d'autres hommes , mortels comme vous , sujets comme vous aux mêmes calamités , traînant après eux mille bouches de feu , faisaient gronder sur vos têtes le vil tonnerre qu'allumait le souffle de l'avarice.. & ce douloureux souvenir ne trouble pas encore la paix de vos plus beaux jours ? Et vous , illustres conquérans de la liberté , sages & vaillans Américains , font-elles fermées déjà les larges plaies que

xxxviij DISCOURS

vous a faites ce peuple qui se
difait votre allié , votre frère ,
votre protecteur , mais peuple in-
quiet comme l'élément qui l'en-
toure , nation jadis fière , toujours
insatiable & prête à verser le sang.
Bataves industrieux ! le connaissez-
vous , ce bonheur , vous chez qui
règnent l'anarchie & la sédition
armée de poignards ; vous chez qui
le sang se verse en pleine paix ;
vous , citoyens enflammés de zèle,
dont le trépas honore le champ de
bataille , où vous étiez accourus
pour raffurer l'étendard flottant de
la liberté. Ces vils ambi-
- tieux , qui s'efforcent de le ren-
verser , ont-ils donc oublié com-
bien autrefois vous lui sacrifiâtes
de vies.

Dans quelle classe existe-t-il donc , ce mortel qui se déclarera heureux , afin que je le cite pour exemple. Est-ce Tibère , au milieu de sa cour , environné de ses flatteurs , & maître du monde entier ? Vaine pompe ! il se plaint , il soupire , & ce glaive qu'il voit suspendu sur sa tête , rend fades tous les mets dont on couvre sa table. Est-ce cet insolent Crésus , qui , s'étant défait de bonne heure de toutes ces idées incommodes de religion & de probité , & ayant , par cette voie , amassé de grands biens , brigue une charge considérable , emploie ses amis pour y réussir , l'obtient , commence un bâtiment magnifique , négocie un mariage , doit épouser demain ,

lorsqu'une fièvre brûlante se glisse dans ses veines, le consume en peu de jours, & le mène au tombeau.

Où s'est-il donc enfui, ce souverain bien? Est-ce parmi le petit nombre d'hommes courbés sur les livres? Mais, j'entends siffler les serpens de l'envie, elle prépare ses poisons. L'ignorance lance ses foudres, *Colomb & Galilée* sont dans les fers, *Descartes* est errant, *Socrate* avale la cigüe, *Aristide* part pour l'exil. Vouloir supposer l'homme heureux, c'est méconnaître sa nature, c'est renouveler sa révolte, c'est vouloir le soustraire à la peine qui lui a été imposée par l'éternel, & dont l'ordre physique & moral

semblent avoir été chargés de maintenir l'exécution.

Le printemps nous a été donné pour embellir la terre. Sur son sein croissent des simples qui ramènent la santé, & rajeunissent les organes de la vie. Mais de quelle aile rapide ne le voyons-nous pas s'enfuir? Combien de fois n'attendons-nous pas en vain son gracieux retour! Combien de peuples, qui, brûlés par les ardeurs du soleil, n'ont jamais senti l'haleine rafraîchissante du zéphir! Combien d'autres, que les glaces du nord tiennent constamment renfermés dans leurs huttes sauvages! A côté d'une plante salutaire ne voyons-nous pas croître

un poison mortel ? Le chant de Philomèle n'est-il pas troublé par le rugissement du lion plein de feu , qui dévaste la forêt ? Souvent un orage mêlé de grêle ne vient-il pas enlever nos moissons ? Souvent des épidémies cruelles ne ravagent-elles pas nos troupeaux ? La jeunesse , la beauté , la vertu , les objets de nos affections , font-ils à l'abri du fatal ciseau ? Cette certitude de la mort , dont l'homme ne peut se défaire , n'est-elle pas d'une nature à le tenir dans une crainte perpétuelle , & à troubler ses plus chères jouissances ? S'il a une compagne chérie , il craint que la parque inexorable ne se hâte de venir trancher ses jours. Combien d'enfans qui ont

survécu à leur père ! combien d'autres , qui n'ont que des larmes à confondre avec les larmes d'une veuve abandonnée & pauvre ! L'aigle porte la mort , & ne la présente point. Le bœuf paisible , lorsqu'il trace ses durs sillons , ne prévoit pas que ses membres déchirés serviront de nourriture aux habitans des villes ; ni l'alouette , qui s'élève dans les airs en chantant , qu'elle fera la joie de ses festins. C'est Dieu , qui a voulu donner à l'homme seul la connoissance de sa destruction. Philosophe insensé ! toi qui te regardes comme devant être replongé dans le néant , & qui mets ta gloire à devenir l'égal des animaux sur lesquels tu viens de régner , cette crainte ne doit-elle

pas altérer des plaisirs , qui , pour toi & selon toi , doivent s'évanouir pour jamais ? Et vous , hommes justes , n'y trouvez - vous pas un avertissement , & même la preuve de votre heureuse immortalité ? Est-ce donc un vrai bien que celui qu'on peut perdre ? & au contraire , une calamité à laquelle un des individus est sujet , ne s'identifie-t-elle pas avec l'espèce humaine ? Ah ! que ceux dont le plaisir est la seule affaire , & qui s'en occupent sérieusement , réfléchissent peu sur tous ces malheurs ! Enfans de la débauche , tandis que vous perdez vos heures dans des joies bruyantes & pernicieuses , songez-vous combien il en est que la tempête disperse sur les eaux ! com-

bien qui périssent par le fer , sacrifiés dans des guerres insensées ! combien qui languissent dans l'esclavage , devenus la proie d'un ennemi vainqueur ou d'un pirate barbare ! combien qui n'ont pour demeure que la pauvreté ; pour amis , que les rigueurs de l'hiver ! combien qui , privés de la raison , offrent à leurs semblables un spectacle humiliant ! combien qui n'ont jamais vu la lumière consolante de l'astre des cieux ! combien qui l'ont perdue sans retour ! combien qui , privés de leurs membres , sont réduits à en emprunter d'artificiels ! combien dont les rudes travaux commencent avant le jour , & se prolongent bien loin dans la nuit ! Ah ! tandis que vous

prodiguez le trésor d'une fanté précieuse , songez-vous à ce grand nombre d'infortunés , qui , abattus par les maladies , ou couverts d'ulcères , s'entassent dans les hôpitaux , où l'attente de leur guérison se convertit souvent en un désespoir cruel , si ce n'est en une lente mort ! songez - vous à cette foule d'autres , plus malheureux encore , qui , assiégeant les portes de ces demeures lamentables , s'en voient repouffés par la froide main de la charité ! réfléchissez - vous combien il en est qui tombent sous le fer de la justice , souvent entraînés au crime , par l'impulsion d'une vengeance provoquée , par la faim , ou par un effet déplorable de la fragilité humaine ! combien

qui languissent , renfermés dans des cachots , couchés sur la terre , privés de l'air & de ce soleil commun à tous , ensevelis dans un silence qu'interrompent les seuls gémissemens d'une famille désespérée , jusqu'à ce qu'une voix forte , une voix descendue du ciel , retentisse & gronde dans le sanctuaire de Thémis , jusqu'à ce qu'un Ange tutélaire (1) vienne conjurer la foudre , & qu'un bras protecteur , digne Egide de l'homme pauvre & accusé , détourne le glaive de la justice , prêt à s'égarer , & à fondre sur la tête de l'innocent ! Combien qui , pleins de sagesse & de vertu , sont néanmoins bles-

(1) M. Dupaty.

fés d'atteintes profondes, & versent de torrens de larmes, penchés sur le lit de mort d'une mère tendre, d'une épouse chérie, d'un fils unique, d'un ami fidèle.

Mortels entraînés par le délire des follés passions, si une main propice vous le présentait quelquefois ce tableau des misères & des souffrances humaines, non je ne doute point que, glacés dans votre marche, vous ne devinssiez dociles à la voix de la raison, & que votre cœur s'ouvrant dès-lors à la bienfaisance & à l'humanité, le goût de ces vertus ne devînt naturel en vos ames. L'homme aspire à être un dieu sur la terre. Qu'il imite donc ce Dieu, qu'il soit

soit juste & bienfaisant comme lui (1) : c'est la félicité qui découle de ces deux vertus, dont l'éternel n'a point tari la source. Qu'elle soit l'ame de ses desirs, l'objet de ses poursuites, la plus chère de ses jouissances. La justice rétablit la concorde & l'égalité dans les familles : avec elle, plus d'inimitiés, plus de procès, dont les suites sont si désastreuses ; plus de vexations, de concussions, de prévarications, plus de fraudes, plus de viles ruses, plus de lâches tromperies. L'humanité condamne le superflu, répartit les richesses sur la classe indigente, dédaigne le faste & l'orgueil, & avec elle, plus de guerres, plus

(1) *Un mortel bienfaisant approche de Dieu même.*
Racine le fils.

I D I S C O U R S

de pauvres, plus de prisons, plus de gibets, plus d'hôpitaux. Avec la justice, que d'abus anéantis ! que de maux évités ! que de douceurs répandues dans le commerce de la vie. Avec l'humanité, que de larmes effuyées ! que de malheurs prévenus ! que de bienfaits prodigués aux enfans de la terre ! C'est alors qu'un vent frais parfumerait l'air que nous respirons, que le soleil brillerait sans nuages, & qu'une douce rosée engraisserait nos champs. Qu'est-ce donc que la nature exige de nous de si pressant & de si exagéré, pour nous consumer en basses inimitiés en projets foux & en vaines fatigues ; placés sur un sol que nous pouvons rendre fertile, nos mains suffisent pour y puiser l'a-

bondance. Soie brillante que file un insecte , & dont tant d'autres insectes se parent ; non , tu n'égalas pas la laine que me donne le troupeau que je vois bondir dans la prairie. Au lieu de traverser les mers pour aller chercher dans les entrailles de la terre les diamans de Golconde & les mines du Potosé , ne vaut-il pas mieux cultiver son champ nourricier , & avec lui les fruits de la sagesse ; au lieu de s'abandonner sur la mer orageuse de l'incrédulité dans le frêle esquif des passions insensées , conduits par la seule lumière d'un fol orgueil , que terrasse si souvent le doigt de l'adversité , ne vaut-il pas mieux se laisser guider par un flambeau divin , marcher à la lumière d'une

raison soumise , & suivre patiemment la clarté des loix protectrices. Qu'importe alors que le mérite modeste & la vertu ignorée aient vécu dans l'oubli ? La douce satisfaction qu'elles versent dans le cœur peut-elle jamais être ravie ? Que font alors les autres maux qui affligent la nature humaine ? Soutenus avec fermeté, considérés comme une juste peine, adoucis par le baume de la consolation , dissipés enfin par les tendres regards de la bienfaisance ; ne les sent-on pas disparaître comme une ombre légère.

Ce serait ici le lieu d'adresser des hommages à ces hommes (1), guidés par un cœur sensible, &

(1) Messieurs les Commissaires nommés par l'Académie.

célèbres par leurs connoissances , qui , touchés des misères humaines , s'attachant à la poursuite des abus , & leur livrant une guerre opiniâtre , en ont triomphé si honorablement ; de décerner une couronne à cet écrivain (1) , lumineux & pathétique, leur illustre organe , qui n'a pas craint d'aller méditer dans ces salles d'hôpital où les gémissemens n'étaient point écoutés , où les malades languissaient sans attendrir personne , & où les eaux de la piscine sacrée , au lieu de ramèner la santé , ne portaient que trop souvent dans leurs entrailles des sources de mort. Ce digne envoyé les a troublés ; il a renversé l'édifice cimenté de sang , & sur ses ruines vont

(1) L'auteur du rapport de l'Académie.

s'élever des temples, où l'humanité recevra le culte le plus pur, qui seront desservis par la bienfaisance, & où l'éloge de ce zélé défenseur, publié par la reconnaissance, éternisera mieux sa gloire & flattera plus son cœur, que le tribut de mes faibles louanges.

Ce serait ici le lieu de vous citer pour modèle, vous, Monarque bienfaisant ! vous, Prélat (1), ami de l'humanité ! vous, ordres féconds en œuvres charitables ! vous tous, enfin, citoyens généreux & sensibles, qui n'avez point dédaigné de visiter les tristes asyles de la douleur, d'y répandre des larmes & d'y prodiguer des secours. Larmes honorables ! qui valent bien celles réservées pour

(1) Mgr. l'archevêque de Paris.

ces beaux malheurs héroïques exposés sur nos théâtres , où passent en revue des usurpateurs & des tyrans, des rebelles ou des fratricides. Secours précieux ! puisqu'au lieu de servir un luxe importun, & d'avoir été perdus dans cette vaine pompe , fléau qui peuple ces demeures de tant de victimes , ils ont contribué à leur soulagement.

Dignes protecteurs de l'infortune ! recommencez vos pieuses recherches ! poursuivez vos nobles travaux ! c'est peu que d'avoir adouci les plaies de l'humanité ; il vous reste , & il n'appartient qu'à vous , de les cicatrifer & de les fermer pour jamais. Cette cure salutaire peut s'opérer parmi nous ; si l'agriculture est protégée , si

un commerce réglé par la raison est mis en activité, si les arts & les métiers utiles sont honorés & donnent à vivre, si le vice & la fraude sont punis indistinctement, si le mérite & la vertu obtiennent des récompenses, c'est par votre organe que de vérités si nécessaires doivent parvenir à l'oreille des rois; & pour quel plus noble usage auriez-vous reçu le don sublime de la parole? Pour vous, serviteurs fidèles du roi des cieux, vous, que le malheur oppresse encore, redoublez d'efforts pour rester inébranlables sous sa main, attendez quelques instans, & à un hiver rude, mais passager, succédera un doux, un éternel printems.

OBSERVATIONS



OBSERVATIONS

S U R

LES HÔPITAUX.

POUR compenser en quelque forte les différentes peines & misères de la vie , la providence a gravé dans nos cœurs un principe d'affection & de bonté , qui , sans avoir besoin d'être excité par le devoir , ni d'être approuvé par la raison , nous porte , par une émotion involontaire , à soulager les maux de nos semblables , & y attache , pour récompense , le plaisir

A

le plus pur & le plus doux que
l'homme ait jamais goûté.

Il n'y a ni siècle ni pays , où les droits de l'humanité aient été mieux connus que dans le nôtre , & où les sentimens de la compassion aient été plus exercés que parmi nous ; nous en avons une preuve bien satisfaisante dans les succès & améliorations rapides qui se sont faits remarquer dans chaque établissement de charité. En moins d'un demi-siècle , de nombreux édifices sont sortis comme du sein de la poussière , ils ont décoré nos villes , & ouvert leurs portes aux malades & aux indigens ; nous les avons vus , dotés avec largesse , entretenus avec aisance , inspectés avec soin , & cela sans que le pouvoir civil s'en soit mêlé , mais uniquement par un pur effet du zèle & de la générosité des parti-

culiers. La Métropole a vu éclore & mettre à exécution plusieurs projets nouveaux pour le soulagement de maladies particulieres, & pour le secours de calamités imprévues ; la campagne a eu des infirmeries presque sur le même pied & d'après les nobles principes de celles des villes les plus considérables.

Parmi cette effusion universelle, une seule chose manque peut-être pour ne rien laisser à désirer au vœu de l'humanité, c'est que les bonnes intentions de faire le bien soient confiées à une sage direction ; si l'attention la plus scrupuleuse ne se porte vers cet objet, la bienfaisance pourra se voir frustrée dans ses meilleurs desseins, & , au lieu de répandre des bienfaits, ajouter aux maux de ceux qui souffrent.

Ce fujet étant devenu l'objet particulier de mes réflexions, j'en ai fait plusieurs qui m'ont paru assez importantes pour être communiquées au public, & propres, dans quelques cas, à rectifier des erreurs ou à suggérer des améliorations; je ne doute point que quiconque fait discerner le mérite de l'intention, ne m'écoute favorablement, même lorsqu'il fera d'un avis contraire au mien. Croirait-on s'appercevoir, en parcourant ce petit ouvrage, que ma censure est pleine de liberté, relativement à certains points, qui, peut-être, ont été regardés jusques ici comme dignes d'approbation, & même d'éloge; j'espère qu'on voudra bien me rendre la justice de penser que ma profession, ni la moindre vue d'intérêt n'ont aucunement influé sur les opinions que je voudrais accrédi-

ter. Personne n'ignore, & je le dis avec un orgueil que je sens au-dedans de moi-même, qu'il n'y a aucune profession, ni aucune classe d'hommes, qui se soient montrés plus empressés à venir au secours des pauvres, ou de l'être souffrant, comme celle des médecins; aucune qui ait fait voir plus de désintéressement pour concourir aux progrès de son art, & pour étendre les bienfaits de l'humanité. Les soins volontaires & gratuits qu'ils ont prodigués dans les hôpitaux, leur empressement à visiter les pauvres de la ville, sont des preuves suffisantes qu'ils ont rempli le premier objet; leur zèle à répandre l'inoculation & à la protéger, tant d'autres moyens qu'ils ont employés afin de prévenir les maladies; l'établissement de leurs sociétés pour la libre communication des connaissances, & pour

leur agrandissement , constatent assez qu'ils ne perdent point de vue le second.

Quiconque n'a pas dédaigné de s'introduire dans les tristes-demeures de la classe la plus misérable , & qui a vu leurs maladies s'aggraver par le manque total des secours que procurent un régime convenable, la propreté & l'assistance des médicamens doit être saisi de plaisir à la vue de cet heureux changement qui les reçoit dans un hôpital, où les secours leur sont donnés en abondance, & où des hommes, dont l'habileté est reconnue, sont préposés pour coopérer à leur rétablissement. D'un autre côté, lorsqu'il parcourt ces longues salles d'hôpital, où les malades sont entassés, & que ses yeux s'arrêtent sur ces faces livides & ces corps languis-

fans , lorsqu'il respire cet air infect , si contraire à tout principe de santé & de vie , & qu'il compare l'effet momentané qu'il opère sur lui , à celui qu'il doit produire sur ceux qui le respirent continuellement , cet air qui s'imbibe dans chacun de leurs pores ; ne doit-il pas avoir un juste motif de regarder un hôpital comme une étroite prison où les malades sont enfermés & séparés du reste des hommes , pour périr par l'effet d'une contagion mutuelle.

Ces idées simples & qui se présentent naturellement , mettent en fait les avantages réels & les inconvéniens des hôpitaux. Quant au régime , aux soins & au secours des remèdes qu'on y trouve , ils sont très-utiles au pauvre , & contribuent beaucoup à son soulagement ; mais la grande & première

nécessité de la vie, *l'air*; il ne peut jamais leur être donné dans un degré de pureté & de salubrité, il est souvent corrompu au point de devenir un poison. J'ai tout lieu de craindre qu'il n'y a aucun hôpital, qui presque ne doive être regardé comme un *Lazaret* (1), renfermant dans ses murs une maladie particulière. C'est ce fléau terrible, moins dangereux que la peste, distingué par le nom de fièvre de prison ou fièvre d'hôpital, connu pendant longtemps comme une contagion innée dans les lieux qui renferment beaucoup de malades, qui a fait plus de ravages dans nos armées de terre & de mer, que l'épée de l'ennemi. Grand observateur des maladies militaires, le docteur Jean

(1) Hôpital pour les pestiférés.

Pringle , exprime dans les termes les plus forts , combien il redoute cette maladie fatale , & désapprouve hautement l'usage d'arranger ainfi les malades dans de grands hôpitaux , y trouvant la cause unique & presque certaine qui produit cette contagion. Quoique les effets qu'elle engendre n'agissent que faiblement & n'entraînent aucune fuite alarmante , dans ce cas même , nous ne devons pas la regarder pour cela comme tout-à-fait innocente. Je connais une infirmerie dans la campagne qui est remarquable par sa propreté & par l'excellence de sa construction ; j'ai observé attentivement , & néanmoins j'ai vu fréquemment une fièvre lente , la source & le germe de la putridité gagner d'autres malades , & devenue chez eux la maladie principale , résister à quelque remède qu'on

pût imaginer jusques à ce que le malade étant renvoyé de la maison , cela produisait une cure spontanée.

En rapportant des faits de cette nature , je suis bien éloigné de chercher à faire naître une prévention indistincte & générale contre ces institutions charitables , je cherche uniquement à faire voir que leur administration exige des précautions extraordinaires , & que l'usage actuel de transférer précipitamment & sans distinction les pauvres malades dans des hôpitaux , & trop de zèle à peupler ces demeures peuvent engendrer des suites entièrement opposées aux intentions bienfaisantes de l'humanité ; pour moi , je ne doute point que les hôpitaux ne puissent devenir d'une utilité éminente , que la plus

grande partie de leurs inconvéniens ne puisse être évitée , & c'est d'après cette conviction , que je hasarde d'offrir au public le résultat de mon étude & de mes observations sur cet objet.

Je commencerai par quelques remarques générales sur certaines circonstances qui ont rapport à la construction ordinaire des hôpitaux ; construction qui influe beaucoup sur la salubrité de l'air , & de-là je passerai à l'examen de plusieurs maladies particulières , eu égard à la convenance qu'il y a de les recevoir dans un hôpital , ou de les en exclure.

Ceux à qui la pratique moderne doit son avancement , ont développé avec beaucoup de justesse les différentes causes qui tendaient à vicier l'air , & nous ont

indiqué, en même tems, les moyens de les prévenir dans des cas particuliers. La grande réputation que plusieurs de leurs ouvrages leur ont mérité, à juste titre, nous fait présumer qu'ils ne sont point inconnus à quiconque lit des ouvrages de médecine ; la récapitulation de leur doctrine générale ferait donc inutile, sur-tout, une grande partie de cette doctrine n'étant point applicable à notre sujet. Aucune méprise considérable ne saurait être à craindre dans une chose si bien connue & si fort à notre pouvoir, que l'est le choix de la propre situation & exposition d'un hôpital, par rapport à la qualité de l'air, comme sujet à la chaleur, ou au froid, à la sécheresse, ou à l'humidité, & autres circonstances de construction. C'est dans cette construction & dans la direction intérieure de

la maison , que nous devons chercher la source de ces erreurs qui peuvent produire des effets si funestes. Deux vues qui sont incompatibles , & tout-à-fait opposées l'une à l'autre , me semblent entrer dans le plan de l'édifice ; la première , c'est que l'architecte considère qu'il a à ménager son terrain & ses matériaux , afin d'arranger le plus grand nombre possible de malades , dans le moindre espace aussi possible ; la seconde , au contraire , c'est que le médecin voudrait laisser au malade autant d'espace aéré par un air frais & circulant librement , selon que cela lui serait avantageux & convenable ; mais le motif de nos plaintes est fondé sur ce que la première considération l'emporte toujours sur la seconde.

La forme ordinaire sur laquelle

un hôpital est bâti, est celle d'un carré; le rez-de-chaussée est approprié à l'office de la maison; les malades sont placés dans les différens étages qui, à cet effet, sont disposés en grandes salles, faisant toute la longueur des angles, & contenant à proportion du bâtiment, depuis vingt jusqu'à cinquante lits rangés le long des murs en face l'un de l'autre. Il y a ordinairement deux étages & un étage *attique*, divisé de la manière suivante: les longues salles forment rarement les quatre angles, mais seulement deux ou trois; le reste est employé en escaliers, ou en petites chambres qui servent à des nécessités particulières.

La première faute qui se fait remarquer dans la construction du bâtiment, c'est sa forme quadrangulaire qui empêche l'efficacité

d'une ventilation parfaite , & occasionne un amas d'air stagnant, imprégné d'une variété de miasmes morbifiques , le fixe dans l'espace central, & le fait revenir continuellement dans les chambres, par les fenêtres qui y font face.

Les chambres à coucher étant distribuées en longues salles, c'est encore une seconde faute, dont les suites sont plus que dangereuses; enforte que je l'assignerai comme étant la principale cause du mauvais air des hôpitaux, & il est évident qu'elle doit l'être, par la seule raison qui a fait imaginer qu'un grand nombre de personnes pouvait être logé dans un petit espace. Chacun de nous étant en état de santé, corrompt, par son haleine & par les émissions de son corps, une quantité de l'air

qui l'environne ; & la seule raison pour laquelle nous ne nous appercevons point en général d'aucun mauvais effet engendré par cette corruption, c'est qu'elle est continuellement délayée dans une grande quantité d'air frais, & emportée par la libre circulation de ce même air. Si cette quantité est diminuée, ou cette circulation arrêtée, les effets pernicioeux se feront sentir à proportion : il est vrai qu'on ne sauroit assigner précisément le degré dans lequel les suites peuvent en être dangereuses ; mais il n'y a aucun doute qu'elles ne soient funestes, lorsque, depuis vingt jusqu'à cinquante personnes, dont la plupart sont affligées d'ulcères & d'autres maladies qui tendent à aggraver la putréfaction des fluides, sont constamment renfermées dans une chambre justement assez large pour contenir leurs lits. L'usage

d'habiter pendant tout le jour la chambre où ils couchent n'est pas moins une autre addition considérable de mal. La transpiration des vapeurs, qui a lieu pendant la nuit, imprègne fortement les couvertures, comme on s'en convainc aussi-tôt que l'on entre dans la chambre à coucher d'une seule personne, qui même se porte bien; d'un autre côté, la disposition de leurs pores relâchés ne peut que les rendre propres à s'imbiber de particules quelconques. Tous les hôpitaux devraient donc avoir pour règle, spécialement ceux où les malades sont en grand nombre, de faire habiter, pendant le jour, ceux qui en sont en état, dans de grandes salles bien aérées, & avoir soin en même-temps que celles où ils couchent fussent exposées, autant qu'il serait possible, à la ven-

tilation, ainsi que leurs couvertures.

Cela fût-il exactement observé, je n'en suis pas moins persuadé que, quelque précaution qu'on prenne, quelque moyen qu'on imagine pour rendre les effets de l'air moins pernicious, ce ne feront jamais que des palliatifs tant qu'on laissera subsister l'usage des grandes salles, & qu'on les remplira de malades. Le D. *Pringle* recommande, il est vrai, de grandes salles dans les hôpitaux militaires, mais c'est en supposant que l'espace vuide sera à proportion plus grand que dans de petites. Car il établit pour regle que le nombre de malades admis dans chaque salle devrait être si peu considérable que, telle personne qui ne connoîtroit point le danger du mauvais air s'imaginât qu'il

y a de la place pour le double ou le triple , précaution qui , j'ose le dire , n'est observée dans aucun de nos hôpitaux , puisqu'elle renverserait le plan économique sur lequel ils sont bâtis. Il est vrai qu'au premier coup - d'œil une grande salle nous présente l'idée d'un lieu spacieux ; mais si , pour un moment , nous ramenons notre imagination à concevoir qu'elle est divisée en autant de parties qu'il y a de malades , nous sentirons combien est étroit l'espace accordé à chacun. Le dernier inconvénient des grandes salles est que , si une contagion particulière y regne , c'est par elle qu'elle se communique à un plus grand nombre de malades , que cela n'arriverait dans le cas de salles moins grandes. L'illustre auteur que nous venons de citer , rapporte l'exemple d'une fièvre maligne d'hôpital qui

prit naissance dans une salle sans autre cause que celle produite par le membre gangrené d'un des malades. Une contagion de cette nature ne devait pas probablement s'étendre au-delà de cette salle particulière : donc, si elle eût été petite, elle aurait eût moins de victimes. Plusieurs autres circonstances, telles que le trouble & la terreur qui se répandent parmi les malades à la vue de leurs souffrances mutuelles, de leur agonie, de leurs cris & de leurs gémissemens, tout ne fait-il pas entendre en leur faveur la voix de l'humanité, & ne réclame-t-il pas l'amélioration de leurs tristes demeures? Je ne trouve point d'expressions assez fortes pour m'élever contre une méthode d'agir qui, lorsqu'elle est à son comble dans un hôpital vaste & nombreux, entraîne des suites plus funestes

que celles qui dérivent de la maladie originaire.

Le manque d'une hauteur convenable des salles est encore une cause de la corruption de l'air, ainsi qu'une fuite de l'économie du plan d'après lequel on pense qu'il faut mettre le plus à profit qu'il est possible l'espace & les matériaux : tel est l'objet de l'étagage attique, qui, étant trop bas & trop disproportionné, est totalement inutile en lui-même, & prive les étages qui sont au-dessous de leur juste hauteur. Je pourrais désigner plusieurs hôpitaux dispendieux auxquels cette circonstance fait beaucoup de tort ; & si jamais il arrive qu'ils soient entièrement remplis, il est probable qu'il s'en suivra des suites fâcheuses.

Je fais que des hôpitaux conf-

truits sur un autre plan, sur-tout dans de grandes villes, exigeraient une grande augmentation de dépense, & consommeraient un plus grand espace. Mais ce n'est pas une objection à faire lorsqu'il s'agit de considérer & de déterminer si une pareille exécution est d'une utilité réelle & générale. Si quelque chose implique contradiction, c'est de voir une maladie prendre naissance dans un hôpital ; c'est que cette maladie soit réellement connue, qu'elle ait été funeste à plus de mille, & qu'il n'y ait aucun hôpital où elle ne regne jusqu'à un certain degré. Ne trouve-t-on pas en cela la preuve la plus certaine & la plus déplorable qu'il y a des fautes graves, soit dans leur construction, soit dans leur direction ? Si néanmoins, dans leur état actuel, l'utilité dont ils sont l'emporte sur les considérations ci-dessus, ne

les plaçons au moins qu'au rang des maux nécessaires, & bornons-nous à désirer qu'il fût possible d'en faire couler une source de bienfaits assurés & sans mélange d'aucun mal.

Il n'est pas du ressort de ma profession de tracer en architecte le plan d'un de ces bâtimens, & je ne pense pas même que cela soit nécessaire. En faisant remarquer ce qu'il faudrait éviter, c'est tracer les règles qu'on doit suivre. Le danger d'un air corrompu, dans des appartemens fermés & habités par beaucoup de personnes, suggérera la nécessité d'en avoir d'élevés, ou qui soient exposés à la ventilation & ne contenant que peu de monde. En général, le meilleur plan semblerait être celui d'une rangée de cellules ou de petites chambres donnant sur une galerie large & aérée, & où l'air

circulât librement. L'hôpital de *Greenwich* donnera une juste idée de cette disposition, quoique, eu égard à l'élévation & à l'espace nécessaires dans les appartemens, il ne réponde point à ce que nous exigeons pour les malades.

Je passe maintenant à quelques remarques concernant les moyens qu'il y a de rendre les hôpitaux plus utiles, & d'éviter les inconvéniens auxquels ils sont sujets; ce qui ne dépend que d'un juste choix des malades, c'est-à-dire, de ceux qui, par la nature de leurs maux, sont des sujets propres à y être admis.

Pour juger des maladies, relativement à la convenance qu'il y a de les recevoir dans les hôpitaux, les circonstances suivantes sont en général celles qu'il faut considérer.

1°.

1°. Si les malades sont dans le cas de pouvoir être rétablis promptement, parce que l'intention de la charité étant de soulager le plus grand nombre possible, un prompt changement d'objets ne peut que répondre à ses vœux ; & , par la raison aussi que la maladie innée dans les hôpitaux devant gagner insensiblement, à un certain degré, le sujet qui y fera un long séjour, elle n'atteindra que rarement celui qui en sortira dans un court délai.

2°. S'ils exigent d'une manière particulière les soins de personnes habiles, soit à cause de la nature délicate ou dangereuse de leurs maladies, de la singularité, de la complication ou de la difficulté les accompagnant, ou des préjugés concernant le traitement, auxquels le bas peuple est souvent sujet ;

— En général il est évident que

B

les meilleurs effets doivent résulter de l'admission de ceux-ci.

3°. Si leurs maladies sont contagieuses, ou particulièrement sujettes à corrompre l'air & à en engendrer de pestilentielle, — Le danger de les recevoir parmi d'autres malades étant alors imminent & sensible.

4°. Si leur guérison exige expressément un air frais & pur, & si aucun vice d'icelui leur est évidemment fatal ; — Quelque amélioration qui intervienne dans un hôpital, je crains bien qu'il ne soit impossible de le rendre un lieu convenable pour des personnes attaquées de maladies semblables.

Nous appliquerons ces considérations à différens cas particuliers, nous en peserons séparément l'im-

portance, &, en les comparant l'un à l'autre, nous tâcherons d'en déduire quelques conclusions solides & pratiques.

Il n'y a pas d'accident où le bienfait des hôpitaux paraisse plus sensible que dans ceux occasionnés par un dérangement externe dans un corps en état de santé ; de circonstances importantes concourent fortement à le requérir, & exigent en même-temps que ceux qui en font l'objet soient mis dans le cas de recevoir un prompt secours, la violence & l'imprévu de l'attaque n'étant que trop propres à les abattre & à les effrayer. L'habitation d'un pauvre homme est ordinairement bien mal pourvue des objets nécessaires & commodes pour leur traitement : il arrive fréquemment que des maladies d'une autre espece cèdent à

B 2

la simple nature ; elles peuvent d'ailleurs devenir moins alarmantes si on semble les dédaigner & ne pas s'y arrêter : mais une blessure, une fracture ou une luxation sont des accidens qui se font sentir dans toute leur rigueur, & forcent le plus intrépide à rechercher l'assistance de l'art. Un règlement que l'humanité semble dicter est donc celui qui porterait que quiconque se trouverait dans ce cas serait reçu à l'hôpital d'après la simple inspection, & sans aucune formalité de recommandation.

Parmi les accidens externes, il y en a qui ne contredisent aucune des circonstances que nous avons remarqué être dans le cas de l'admission, soit parce qu'ils sont peu sujets à corrompre l'air, ou peu susceptibles d'en aspirer la conta-

gion ; il y en a d'autres , au contraire , qui éprouvent , à raison de ce , de grands inconvéniens. Cette différence en général provient du degré d'inflammation , de la fièvre , de la suppuration & de la mortification qui s'ensuivent , de la sensibilité & irritabilité des parties affectées & exposées à l'air. Ainsi , les plaies , les simples fractures & les luxations peuvent-elles être traitées avec succès & avec la même facilité dans une situation quelconque , tandis que des contusions violentes , des brûlures , des plaies aux parties nerveuses & membraneuses , des fractures composées , & autres cas pareils , sont particulièrement dangereux & d'une cure difficile par rapport au mauvais air d'hôpital ? Les chirurgiens de terre & de mer savent , par une malheureuse expérience , combien les plaies d'armes à feu

d'un mauvais caractère ont de suites fâcheuses dans leurs hôpitaux ; ils voyent l'inefficacité de tous leurs efforts pour conserver un membre fracassé, & ce n'est qu'avec peine qu'ils se laissent aller à l'usage fréquent de ce pénible & hasardeux remède, l'amputation. Ils ne sont pas les seuls à qui cette mortification soit commune : tout chirurgien d'hôpital où les malades sont en grand nombre sent aussi la grande difficulté qu'éprouve le traitement d'une fracture composée ; elle est si universellement reconnue, que les plus humains & les plus judicieux d'entre eux ont été souvent obligés d'obéir à cette effrayante règle de pratique, amputation immédiate dans tous les cas d'une fracture composée. *M. Pott*, qui, parmi ceux de notre profession, doit être regardé comme le plus libre de préjugé, le patron

zélé des améliorations, & le plus ardent avocat de l'humanité, a recommandé cette règle générale sur le fondement de l'observation la plus exacte & la plus impartiale. Une preuve que le fondement ne porte point sur la nature du cas, mais sur l'addition de la malignité de l'air d'hôpital, se trouve évidemment dans les différens succès qu'ont eu la pratique privée ou les infirmeries de campagne. M. *Kirkland* a traité ce point d'une manière fort claire & fort convaincante dans ses lettres sur les fractures & les luxations, auxquelles les remarques de M. *Pott*, sur le même sujet, ont donné lieu; nous y renvoyons le lecteur.

Le danger du mauvais air, dans les fractures au crâne, est une observation particulière d'ancienne date; celles-ci ne font point, non-

seulement sujettes aux circonstances dangereuses des fractures composées, mais elles s'aggravent par le dérangement du cerveau. & des nerfs. Les suites de cet accident, dans la pratique privée, sont toujours fâcheuses ou dangereuses; mais elles le sont bien plus dans les hôpitaux.

Tous les accidens, dont les premiers effets sont une grande perte & mortification de substance, & conséquemment une suppuration abondante, sont très-sujets à corrompre l'air, ou à être affectés par sa contagion. La séparation des parties sphacelées, tant que les pouvoirs de la nature sont en vigueur, & que l'air qui les environne est frais & vivifiant, en sera généralement affectée, sans communiquer la contagion aux parties subjacentes & saines; mais lorsque

les solides sont relâchés , & les fluides vitiés à cause de leur séjour dans un atmosphere morbifique , tout le corps fera , en quelque maniere , assimilé au ferment putréfié dans les parties gangrenées , qui , bientôt , distilera & répandra la contagion. La prédominance du relâchement & une tendance putride , rendront aussi la suppuration des plaies & des ulceres surabondantes & d'un mauvais caractère ; la réabsorption de la matiere & son transport dans les poumons , par le moyen de l'*effleuve* , entretiendra cette disposition jusqu'à ce qu'enfin le malade soit emporté par la consommation étique.

Toutes ces considérations s'appliquent parfaitement aux plaies qui suivent les opérations de chirurgie. Combien le malade n'est-il pas exposé à devenir la proie

B 5

d'une fièvre symptomatique, & par la même suite, à une suppuration abondante, à cause de l'air corrompu qu'il respire dans un hôpital nombreux? J'en appelle au témoignage de l'expérience universelle. Cet événement funeste a été si fréquent dans la pratique militaire, qu'on y a trouvé de motifs suffisans pour abolir totalement la méthode de l'amputation; tandis que, d'un autre côté, si on fait attention à la règle rapportée ci-dessus, relativement aux fractures composées, les pauvres victimes de semblables accidens paroissent destinées à une perte inévitable. Conservez le membre — le malade mourra de l'inflammation & de la gangrene. — Amputez-le — il dépérira par la suppuration & par la consommation putride : dilemme terrible, si la nature du cas le rendait inévitable!

Il est certain que la quantité de ceux qui , après l'opération du chirurgien , sont sacrifiés à la contagion de l'hôpital , forme un genre de calamité de la plus grande importance. Sa proportion dans les grands hôpitaux de Londres excède tellement celle de la pratique privée & des infirmeries de campagne , qu'elle suffit pour faire sentir que la seule circonstance de la pureté de l'air est plus importante que toute autre au succès d'une opération ; & je pense même que ni le profond savoir , ni l'habileté , ne sauroient entrer en compensation , ni suppléer au manque de cette circonstance.

C'est ici le cas de s'adresser à ces chirurgiens qui , bornant leur capacité à inventer quelque petit instrument mécanique , qui a quelque avantage , si l'on veut , négligent

B 6

les matieres d'une importance plus fondamentale & d'une utilité plus générale ; après avoir proposé quelque nouvelle amélioration dans une opération commune, ils vous rapportent le cas dans lequel elle a été adoptée, &, continuant ainsi leur journal, vous disent froidement qu'un tel jour le malade est mort ; & comme cette mort n'a été que l'effet des conséquences ordinaires, le crédit de leur méthode particuliere n'en ressent aucune atteinte. Funeste paresse ! Pratiquer journellement une opération fatale, dans la satisfaction & avec l'amour-propre d'avoir inventé une nouvelle méthode de la faire, comme si l'objet de la plus noble & de la plus utile des professions étoit de plaire, d'exciter la surprise, & de faire parade de dextérité, plutôt que de répandre & de propager les bienfaits de l'humanité !

C'est sans doute d'après ses mauvais succès , dans la pratique de l'hôpital , que M. *Sharp* , & autres ont donné une idée effrayante d'une opération aussi simple que l'est celle de l'hydrocèle : dans la pratique privée , & dans les infirmeries de campagne , je l'ai vue fréquemment exécutée sans le moindre symptôme dangereux.

Que faut-il conclure à l'égard de l'admission des malades dans les hôpitaux , d'après l'état des faits que nous venons de rapporter ? le voici : C'est que , puisque les accidens externes & les maladies requérant les opérations du chirurgien , réclament , d'une manière privilégiée , le secours des hôpitaux , nous devons apporter toute sorte de précaution pour leur en faire des asiles convenables , plutôt que de refuser notre assistance

à des maux qui y ont de justes droits, & qui sont très-propres à être foulagés.

Si la construction des hôpitaux était réglée sur le plan que nous avons ébauché, il est probable que toutes ces fâcheuses conséquences ne sauraient avoir lieu, à moins que le nombre des malades ne fût plus que considérable & ne surpassât la règle; circonstance qui, je crois, est diamétralement opposée à quelque moyen qu'on puisse imaginer pour avoir un air pur & à l'abri de la contagion. La seule voie qui reste pour parer à cet inconvénient, ce serait qu'il y eût, dans chaque grande ville, plusieurs petits hôpitaux distribués dans ses divers quartiers particulièrement affectés pour l'admission des cas accidentels. Un autre bon effet qui en résulterait, serait celui d'avoir un

secours plus prompt , & d'éviter la peine & le danger qu'il y a de voiturer les malades de fort loin. Cette dernière considération a été regardée comme fort importante à Londres ; & c'est d'après elle que plusieurs hôpitaux ont été placés dans le centre de la ville. Malheureusement ceux-là sont-ils les plus considérables , & , par conséquent , doit-on leur attribuer une double cause de mauvais air. Le plus grand danger qui en résulte donc provient , & de leur grandeur , & de leur mauvaise construction. Car , quoique l'air qu'on respire dans le centre d'une ville très-peuplée doive être indubitablement fort impur , par rapport au grand nombre & à la variété d'imprégnations qu'il reçoit , néanmoins la nature de ces dernières n'est point , en général , d'une espèce contagieuse ; de plus , elles

peuvent avoir l'effet des antiseptiques, comme on l'a vu arriver dans plusieurs cas.

Il y a des hôpitaux qui, quoique fautifs en général dans leur construction, sont pourvus de petites chambres pour la réception de ceux qui ont subi les opérations, & dans ceux où les malades sont en petit nombre ; ces chambres suffisent ordinairement pour contenir tous les cas de cette espece, ce qui nous explique, par une autre raison, pourquoi, dans les hôpitaux de campagne, les mauvais effets de l'air d'hôpital ne se font point sentir dans un degré si alarmant.

La seconde & la plus nombreuse classe de maladies chirurgicales, sont celles qui proviennent de quelque vice particulier, *ou cachexie*,

attaquant l'entiere constitution, & se montrant dans une variété de modifications externes & morbifiques. Si nous examinons celles-ci, d'après les considérations générales ci-dessus exposées, relativement à l'admission, nous en trouverons la plus grande partie dans un degré moins favorable, eu égard au prompt traitement & à l'exigence d'une attention particulière; nous trouverons aussi qu'elles sont sujettes, en un plus haut degré, à l'inconvénient de corrompre l'air & d'être affectées par la corruption.

Il n'y a aucune maladie dans nos hôpitaux, sur-tout dans certaines parties du royaume, qui fournissent plus de cas chirurgicaux que les écrouelles, & en général, qui soit plus d'une nature à en être exclue. Lorsqu'une fois

ce virus a gagné la constitution, il se reproduit sans cesse sous mille formes différentes, depuis la plus petite tumeur glanduleuse, jusqu'à la consommation pulmonaire la plus invétérée, & au gonflement œdémateux des articulations. Il se manifeste constamment, dans tous ces cas, par la même disposition lente & obstinée qui résiste presque à tous les efforts de l'art, soit *médical*, soit *chirurgical*.

Il n'y a pas de situation plus triste que celle du pauvre malade chez qui cette maladie est dans son plus mauvais période. J'ai vu plusieurs de ces misérables créatures couvertes d'ulcères, ne pouvant faire usage de leurs membres desséchés, par la suppuration & les obstructions pulmonaires, supplier pour entrer dans un hôpital, & n'y être reçus que par la com-

misération forcée qu'excitait leur misère. Le résultat était toujours & uniformément le même. Entourés de l'*effleuve* contagieux de leur propre corps, & de ceux des autres malades de même espèce, leur toux & leur fièvre augmentaient; les matieres qui sortaient de leurs ulcères devenaient plus abondantes & d'un mauvais caractère, &, ou ils dépérissaient de leurs maux dans l'hôpital, ou n'obtenaient qu'un court répi en revenant chez eux & à l'air de la campagne. Lorsque les effets de cette maladie sont moins terribles, la nature donnera souvent du soulagement, sur-tout lorsque les fibres acquièrent de la vigueur & de la force dans le passage de l'enfance à la puberté. Le secours de la médecine, dirigé dans cette vue, peut utilement seconder les efforts de la nature; mais la main & les opérations du

chirurgien font , en général , fort peu requises ; & tout ce qui a rapport aux remedes internes ou externes , peut être administré auffi bien dehors que dans l'hôpital. Dans cette maladie , les motifs d'admission ne semblent point fuffifans pour contre-balancer les raisons de refus , excepté dans le cas où l'amputation est nécessaire à cause du gonflement des articulations , ou dans le petit nombre de cas qui demandent quelqu'autre opération.

Il y a plus de difficulté à déterminer s'il convient ou non d'admettre les fujets infectés d'un virus vénérien. Dans ce siècle , il y a , je crois , peu de personnes d'une rigidité assez févere pour refuser du soulagement à des maux réels , par la seule raison qu'ils font le produit du vice & de la débauche.

Le devoir de la charité n'impose d'autre obligation que celle d'affister nos freres dans leurs maux, fans chercher à distinguer la main du ciel qui châtie du cours ordinaire des loix de la nature. Je passe donc par-dessus toute sorte de considération , & je suis porté à croire que cette sorte de maladie a un droit égal à l'admission & au soulagement, comme aucune autre, d'après les regles ci-dessus exposées.

Il n'y a pas de cas où l'art de guérir se montre d'une maniere plus sensible que dans le traitement du mal vénérien. Terrible & alarmant dans ces effets lorsqu'on l'abandonne à la simple nature, il n'en est pas moins susceptible d'une guérison complete, quelqu'invétére qu'il soit. Il fait partie de ce petit nombre de maladies pour

lesquelles la médecine a un spécifique assuré & certain, non par une action qui se rapporte aux loix générales, mais particuliere à lui-même. Cette circonstance, qui milite pour faire recevoir dans les hôpitaux cette espece de malades, reçoit un nouveau degré de force par le grand avantage, &, dans plusieurs cas, par la nécessité d'une surveillance particuliere pendant le traitement. L'administration du mercure, en une quantité considerable, exige une attention scrupuleuse, ainsi que beaucoup de précautions; &, lorsque l'on considère que les personnes à qui cette maladie échoit le plus fréquemment sont celles qui, dans le traitement, sont le moins susceptibles de regle & de prudence; il paraîtra que le séjour d'un hôpital & l'assujétissement aux regles, ne peuvent que leur être très-avantageux. Il faut

avouer , d'un autre côté , qu'en plusieurs cas la nature même de la maladie , & les effets du mercure disposent le corps à répandre une putréfaction qui ne peut que corrompre l'air. Cet inconvénient a été cause qu'on a renvoyé tous les malades de ce genre de quelques hôpitaux ; & , dans ceux où ils sont reçus , c'est une regle générale de les mettre ensemble dans un lieu à part. Lorsque cette méthode est suivie exactement , & qu'on peut les loger de maniere que le vice de l'air ne peut parvenir jusques aux autres malades , il n'y a , je crois , aucun obstacle qui puisse leur fermer la voie de l'admission ; & il seroit difficile de trouver d'autres sujets qui remplissent mieux les vues de ces institutions charitables. Ce moyen nous paraît néanmoins impraticable dans un hôpital vaste & rempli de malades ; & , dans quel-

ques-uns de Londres, on s'apperçoit fenfiblement de la communication du mauvais air provenant de leurs falles particulieres , en forte que dans une grande ville , où le nombre de ces derniers est confidérable , le meilleur expédient fera toujours de leur approprier des hôpitaux , & de ne les deftiner qu'à eux feuls. Dans ces hôpitaux , quoique le contact de l'air frais & naturel , fi falutaire dans la plupart des maladies , foit contraire aux malades qui fubiffent le dernier traitement du mercure ; néanmoins il n'y a aucun moyen propre à prévenir l'infection de l'atmosphère , fe conciliant avec la chaleur néceffaire , qui ne doit être adopté.

On a pour regle , dans quelques hôpitaux , de compofer , pour ainfi dire , dans cette circonftance , en admertant

admettant les malades vénériens seulement comme externes. Là où cette méthode est pratiquée, je n'en ai jamais vu un qui ait été traité avantageusement, si ce n'est dans les cas les plus légers; & il serait à souhaiter qu'on se bornât à ceux-là. L'opération du mercure est d'une nature trop délicate pour que ce médicament soit administré loin de la vue de celui qui le prescrit, & il y aurait beaucoup d'inconvénient pour le malade, qui subit ce traitement, d'attendre un tems fixé pour demander conseil & de nouveaux remèdes. On peut aller plus loin, & dire, qu'en ces fortes de cas, pallier le mal, c'est faire plus de tort à la société que si on le négligeait entièrement; puisque, trompés par une guérison supposée, ces malheureux vont répandre la contagion & la transmettent à la génération future

C

avec le caractère le plus effrayant. Sous cet aspect, je ne vois rien de plus pernicieux que tous ces remèdes empyriques vendus comme propres à la guérison de cette maladie ; car, en accordant, qu'ils soient administrés à propos, & capables d'opérer la cure du mal (comme dans le fait cela arrive presque toujours avec une préparation mercurielle quelconque), il est néanmoins impossible qu'aucune direction générale puisse rendre une personne, qui ne connaît point la nature de ces sortes de remèdes, en état de juger comme il faut de leurs effets : & il arrivera toujours, ou qu'ils feront tort à la constitution, par une dose trop forte, ou qu'ils n'achemineront point jusques à une cure parfaite, probablement encore que les deux cas auront lieu.

Il est inutile de beaucoup s'étendre sur cette terrible maladie, le cancer. Il y a si peu de probabilité de la guérir par aucun des moyens connus jusqu'ici, & elle nous affecte d'une manière si dégoûtante, qu'à moins que l'extirpation de la partie ne soit praticable, il n'y a aucun motif qui doive la faire recevoir dans un hôpital. Car, si les soins de l'art n'ont en vue que de pallier quelques-uns des symptômes les plus fâcheux, le malade peut les employer avec le même avantage chez lui.

Ces ulcères fréquentes provenant d'un vice de la constitution, appelé scorbutique, se traitent ordinairement avec efficacité, plutôt par le secours des remèdes internes & du régime, que par les applications topiques & les opérations chirurgicales. Les ulcères

des jambes ont été réputées devoir si peu faire exception, que la stricte observation du repos & d'une situation horizontale, sur laquelle on ne peut guère compter, à moins d'être enfermé dans un hôpital, était imaginée comme la circonstance la plus nécessaire dans leur traitement. Quelques observations faites en dernier lieu sembleraient détruire cette maxime de chirurgie; & certainement, si la cure peut s'opérer aussi bien de toute autre manière, elle doit être préférée à plusieurs égards. On ne saurait disconvenir que, quoique les ulcères soient guéris par le traitement ordinaire de l'hôpital, la guérison n'a lieu en général qu'autant que le malade y reste. Alors chaque symptôme, par lequel cette disposition du corps se manifeste, & chaque indication curative font voir combien l'air putride tend à

aggraver la cause originelle de la maladie ; & , dans les hôpitaux où cet air domine beaucoup , il n'est pas rare de voir ces ulcères résister à tous les efforts de l'art , & petit-à-petit devenir plus alarmantes , jusqu'à ce qu'on se voie dans la nécessité de renvoyer les malades dans un état pire que lorsqu'ils y sont entrés. Si donc ces cas peuvent être traités avec un succès tant soit peu favorable hors de l'hôpital , il sera certainement plus avantageux de procurer à la santé la faveur d'un air pur , d'un régime & de remèdes convenables , que d'encourir le danger de la dépravation des fluides , au point de nuire à la constitution , & peut - être d'aggraver la maladie locale. Du reste , comme cette matière peut être considérée comme étant encore *sub judice* , & que , par moi-même , je n'ai aucune conviction que le repos & la situa-

tion horizontale, ne soient pas de nécessité dans plusieurs cas, je ne voudrois pas en parler sur le ton de l'assurance.

Je passe maintenant à l'examen *des maladies internes*, pour ce qui concerne la convenance de l'admission dans les hôpitaux. Je tâcherai de le faire d'une manière succincte & générale qui puisse aider le jugement des personnes qui, sans appartenir à la faculté de médecine, ont des emplois dans ces maisons charitables, & les guider dans le choix des objets propres à jouir des bienfaits de l'humanité.

La division des maladies en *aiguës* & *chroniques*, quoiqu'inexacte & insuffisante pour remplir les vues de l'art, est la plus utile sous le point de vue de notre sujet, puisqu'elle embrasse en général ce ca-

raçtère & ces qualités des maladies qui déterminent les circonstances que nous avons fait remarquer précédemment, comme étant les objets essentiels à considérer, ou pour les admettre, ou pour les rejeter. Quoiqu'il soit difficile de distinguer précisément ces deux classes, à cause de la gradation qui confond quelquefois leurs limites, néanmoins on comprend aisément que les maladies *aiguës* sont celles dont l'attaque est violente, la marche rapide prenant bientôt fin, ou par la mort, ou par le rétablissement, provenant plutôt de causes accidentelles & occasionnelles, que d'une détermination régulière de la constitution. — Que les *chroniques* sont tout-à-fait le contraire des premières; lentes dans leurs progrès, incomplètes dans leurs terminaisons, ayant de retours fréquens, & provenans de causes

constamment existantes dans le système. Cette légère ébauche de leur caractère fait voir, au premier coup-d'œil que les aiguës ont plusieurs avantages sur les chroniques, relativement à la faveur de l'admission dans les hôpitaux. Les causes dont elles dérivent étant accidentelles, & leurs progrès dangereux & rapides, elles sont en même-tems dans le cas de recevoir un prompt secours de la part d'un médecin habile & attentif, & ont un besoin particulier de sa surveillance. Les chroniques, au contraire, promettent peu l'espoir d'une cure radicale, & ordinairement les remèdes avec lesquels on les traite ne produisant point un changement subit, sont dispensées d'une attention si suivie à leurs effets.

La fièvre, considérée comme symptôme, ou comme maladie

première , est le principal objet dans les maladies aiguës. Par sa nature , elle est sujette à des variations presque infinies ; mais quelques considérables qu'elles soient , les motifs d'admission à l'hôpital sont très-puissans : les motifs contraires varient plus considérablement encore.

Toute fièvre est sujette , il est vrai , à contracter la malignité du mauvais air d'hôpital , ainsi qu'à la répandre ; mais dans la plupart des fièvres , telles que l'intermittente , l'inflammatoire continue , la pleurétique , la néphrétique , la rhumatismale , & autres semblables ; cette disposition est dans un degré si inférieur , qu'à moins qu'un hôpital ne fût dans un si déplorable état , & ne méritât plutôt le nom de maison de pestiférés que celui d'infirmerie , on ne doit se faire

aucun scrupule de les recevoir. Ainsi que nous l'avons observé ci-devant à l'égard des fractures composées, & autres maux accidentels, la nécessité de donner du secours à ces maladies est tout-à-la-fois si favorable & si pressante, que ce ne serait pas répondre aux vues de ces établissemens, si on ne les appropriait & ne les rendait convenables à cette classe de malades; & c'est-là où l'on peut vraiment reconnaître leur utilité. Il s'élève des doutes plus apparens à l'égard de ces fièvres qu'on appelle particulièrement contagieuses.

On peut distinguer deux sortes de contagions; & cette distinction est nécessaire pour l'intelligence de notre sujet. La contagion de quelques maladies, telles que la petite-vérole & la rougeole, est d'une espèce particulière. Celles-ci

reproduisent fans cesse d'autres maladies semblables, contagieuses, au moyen de particules infiniment petites de leur essence, fans en donner aucune indication par la corruption sensible de l'air qui est à l'entour, à moins qu'elles ne soient accumulées en une grande quantité. La contagion provenant des fièvres putrides & malignes, est, d'autre part, presque la même dans tous les cas; elle se communique, en proportion de sa quantité, à ce qui peut être apperçu par ses effets sensibles sur l'air, & est presque, si ce n'est entièrement, de la même nature que cette corruption de l'air provenant toujours de l'effluve putride d'une quantité de personnes renfermées dans un petit espace. Cette dernière peut donc être affaiblie & contrariée par divers moyens & précautions, au point de perdre entièrement sa

qualité contagieuse : la première n'est jamais dans ce cas. De là dérive la règle nécessaire & invariable de l'exclure de l'hôpital. Mais comme il arrive que de toutes les maladies qui dominant dans ce pays, ainsi que dans la plus grande partie de l'Europe, il en est une spécialement contagieuse, la petite-vérole, qui est la plus fréquente, & qui enlève un grand nombre de victimes, ce serait referrer l'utilité des hôpitaux dans des bornes trop étroites que de vouloir en exclure une maladie si fatale & si commune, sur-tout, vû que, dans son état de crise, elle exige, de la part du médecin, une grande habileté & une attention particulière. D'ailleurs, d'après les dernières améliorations qui ont été faites dans la pratique, il y a lieu de croire qu'on sauverait plusieurs vies qu'on sacrifie tous les

jours aux anciennes erreurs dans la méthode du traitement.

Une très-heureuse particularité qui se remarque aussi dans cette maladie, c'est qu'une certaine méthode de la communiquer en affaiblit la violence, au point de la rendre presque une maladie différente, & dans laquelle on voit rarement des suites funestes. Les annales de l'art de guérir n'offrent aucune découverte plus heureuse pour le genre humain, si on en excepte l'usage du mercure dans les maladies vénériennes, qui soit comparable à la pratique de l'inoculation; les intérêts de l'humanité semblent même désirer qu'elle obtienne une domination universelle, & devienne aussi générale qu'il est possible qu'elle le soit. C'est à cause de ces avantages qu'il y a quelque temps que nous avons vu s'élever

dans la métropole des hôpitaux particuliers pour la petite-vérole, & adoptés pour cette maladie, soit naturelle, soit artificielle : l'utilité en est si grande, qu'on a à regretter que Londres soit jusqu'ici la seule ville qui se glorifie d'en avoir. La fréquence de cette maladie ne laisserait jamais manquer de malades naturels dans nos grandes villes ; & si, ce qui est très-à souhaiter, la pratique de l'inoculation devenait universelle, & que tous les enfans à un certain âge y fussent confiés, on serait bien assuré de voir les sujets se succéder constamment & avec régularité. Mon cœur s'attendrit & s'échauffe lorsque je pense qu'on pourrait répandre un bien si général & si précieux, & je ne ferais assez recommander aux établissemens de charité de toutes les grandes villes où il y a déjà un

hôpital , ou qui pourront en avoir par la suite , de n'être pas indifférens sur cet objet d'amélioration ; un bâtiment médiocre , séparé ou formant une aîle de l'infirmerie , ferait fuffifant. On ne négligerait rien , lors de la construction , pour lui procurer l'air le plus pur qui ferait possible , besoin si évident & si falutaire dans cette maladie. On pourrait l'employer indifféremment à recevoir les malades inoculés ou naturels , quoiqu'il fût convenable de les distinguer , en les logeant féparément. Je fouhaiterais que les protecteurs bien-faisans de ces maisons de charité fiffent attention que , jusqu'à ce que ce plan foit exécuté , il y aura toujours un nombre infini de pauvres gens attaqués de cette maladie qui manqueront du fecours néceffaire , & feront privés de l'avantage des nouvelles améliorations.

qui ont été faites dans la pratique ,
& dont l'humanité a déjà reconnu
tous les avantages.

A l'égard de ces maladies qui
sont contagieuses par rapport au
degré de putréfaction dont la
source est en elles-mêmes , le dan-
ger qui en résulte doit être jugé
d'après les causes ordinaires de
tout air infecté. Si l'hôpital est
construit de manière à pouvoir
pleinement garantir la constante
reproduction & la communication
du mauvais air , on peut y recevoir
cette classe de malades dont l'état
exige les grands soins du médecin ;
mais il sera toujours dangereux
d'en exposer d'autres , même au
moindre risque d'une maladie ter-
rible. D'un autre côté , comme le
poison fatal de ces maladies prend
son origine dans des hôpitaux peu-
plés , je ne saurais concevoir qu'un

lieu où la cause de ce poison domine puisse leur être un asyle propre , & , d'après cette raison , vû l'état & l'administration actuels de nos hôpitaux , je crois qu'on doit éviter , autant qu'il est possible , de les recevoir. On n'a que trop souvent éprouvé , combien était fatale la nécessité de recevoir des fièvres malignes dans les hôpitaux militaires , nécessité qui n'a point lieu dans la pratique ordinaire. On doit laisser au jugement d'un médecin d'hôpital de peser les raisons positives & négatives , & de déterminer ce qu'il pense devoir être le plus favorable au bien public.

Toutes les maladies qui affectent le poumon sont , comme j'ai lieu de le craindre , d'une nature à ne jamais retirer aucun avantage de l'hôpital , sur quelque bon pied

qu'il puisse être ; l'air, qui se dirige toujours vers la partie affectée, a besoin d'être le plus pur possible : ce n'est pas assez qu'il ne soit pas contagieux, il doit être expressément pur & tempéré, puisqu'il est le seul remède auquel, dans la plupart des cas, nous puissions avoir quelque confiance. Indépendamment d'aucun vice particulier de l'air d'hôpital, la seule circonstance de ce qu'ils sont dans de grandes villes s'oppose suffisamment à ce qu'on y reçoive ces fortes de maladies.

Pour ce qui concerne les maladies chroniques, il serait inutile d'en faire une exacte énumération dans le dessein de déterminer la convenance qu'il peut y avoir de les admettre dans les hôpitaux : les observations générales que nous avons faites précédemment

doivent servir de règle dans chaque cas particulier, sans perdre de vue que la réception d'un malade ne doit pas être regardée comme une chose indifférente, soit par rapport à lui, soit par rapport aux autres malades; si, en le recevant, on ne peut se promettre qu'il lui en résultera quelque avantage particulier, il faut le refuser. Au lieu de s'occuper à remplir un hôpital, il faut au contraire s'étudier à le vuidier; car l'admission d'un sujet impropre est une charge sur toute la maison, au lieu que chaque place vacante est un soulagement général. Je voudrais inculquer par-tout cette idée, qu'un hôpital est un lieu uniquement désigné pour la guérison des malades, & non une maison d'aumône pour les indigens & les vieillards. J'ai vu souvent cette matière devenir un sujet de discussion, & même de

querelle , & des personnes bien-faisantes , emportées seulement par la dernière de ces considérations , vouloir absolument faire admettre dans un hôpital un sujet impropre. Néanmoins si l'évidence a quelque empire sur nous , c'est de nous faire sentir , que le même établissement ne peut avoir été réglé pour les deux intentions ; c'est faire tort à une infirmerie qui n'est pourvue que par la charité particulière de quelques individus , que de la surcharger de sujets , & de détourner sur eux des secours auxquels le public supplée. Ce n'est point au pauvre , mais au malade qu'il faut l'assistance d'un hôpital , & lorsqu'on y fait trouver le secours du régime , du logement & des remèdes , ce n'est que dans la seule vue de vaincre la maladie d'une manière plus prompte & plus sûre. Ainsi , quoique le nombre des ma-

lades internes dût être restreint dans ses justes limites, la liste des externes n'en devrait pas moins être réglée sur le plan le plus étendu possible, & je souhaiterais que l'on comprît que dans tous les cas où j'ai parlé de l'inconvénient auquel était sujette l'admission de certains malades dans un hôpital, j'ai entendu réserver un secours entier & libre accordé à titre de malades externes, objet trop négligé en général, & qui cependant, considéré sous son véritable point de vue & maintenu avec soin, doit nécessairement produire le plus grand bien. Il se borne à distribuer des ordonnances & des remèdes aux pauvres malades dont le cas n'exige point l'admission à l'hôpital, à les former à la régularité des précautions qu'ils se doivent à eux-mêmes, & à la soumission aux ordres qu'on leur

prescrit. Il y a ordinairement beaucoup de négligence, & même une mauvaise administration & méthode dans le traitement de cette classe de pauvres malades qui sont sur le compte d'une paroisse. L'apothicaire, avec qui l'on s'abonne pour eux, moyennant une somme annuelle, est souvent tenté de regarder cette commission comme une aubaine, c'est-à-dire, une affaire qu'il doit traiter de la manière qui lui fera la plus avantageuse, & à laquelle il ne doit donner des soins & dépenser des remèdes qu'autant qu'il le faut pour se conserver la place. A dire vrai, le bas prix qu'on lui assigne pourrait en quelque sorte lui servir d'excuse. Il n'est point tenté d'en agir ainsi avec les malades externes, & le coût des remèdes est si peu de chose pour celui qui est dans sa maison, qu'on ne doit pas

avoir à craindre de manquer d'un fonds fuffifant pour étendre cette branche de charité fur tous ceux qui fe présentent.

J'ai faifi l'occasion, lorsqu'elle s'est présentée, de censurer cet esprit de parcimonie qui dénature fi fort la charité, & qui rend souvent ses bonnes intentions inutiles. Il me vient à ce fujet une réflexion qui trouve ici fort à propos fa place. Il est d'usage dans plusieurs hôpitaux d'exiger une fomme, lors de l'admission, qui sert de cautionnement pour les dépenses de la fépulture du malade en cas de mort. Dans l'un des derniers réglemens d'hôpital que j'ai vu, celle exigée pour l'infirmerie de Leicester est portée à 12 shelling (1). Il est aisé de s'apper-

(1) Le Shelling vaut 24 fols.

cevoir que cette somme, quoique peu considérable en apparence, est cependant dans le cas de mettre en peine plusieurs pauvres familles, & même dans l'impossibilité de se la procurer; en sorte que cette entrave diminue plus qu'on ne saurait croire l'utilité des hôpitaux à l'égard de cette classe qui en a absolument besoin.

Ayant déjà fait voir qu'il convenait d'approprier des hôpitaux à certaines maladies particulières, je continuerai cette matière relativement à un ou deux autres cas.

Il n'y en a aucun où les bienfaits de l'humanité soient plus intéressans que lorsqu'ils s'étendent sur les maladies auxquelles le sexe, cette classe faible & pleine de tendresse, est particulièrement sujette; elle a des privilèges & des droits plus

plus puissans sur notre protection ; ils tiennent même à un principe naturel que la civilisation de nos mœurs ne fait que renforcer. La marque la plus assurée d'un bon caractère , c'est lorsqu'il se montre plein de zèle , sensible & délicat sur ce point.

L'état de grossesse & le terme de l'accouchement réclament ces sentimens en faveur du sexe ; il n'y a eu ni siècle , ni nation assez barbare pour s'être montrés insensibles dans ces circonstances. On ne peut donc qu'applaudir à l'esprit de charité , qui domine si fort parmi nous , d'avoir établi des hôpitaux pour les pauvres femmes se trouvant dans cet état ; aussi les personnes du plus haut rang & du caractère le plus distingué se sont-elles montrées jalouses d'y contribuer & de les honorer de leur

D

protection. Je me garderai donc bien de témoigner aucun mécontentement relativement à un acte de charité si louable , l'intérêt que je prends au bien public m'engage uniquement à faire quelques observations qui , sous ce dernier point de vue , seront sans doute à l'abri de tout reproche , & me permettront de m'expliquer sur ce sujet avec beaucoup plus de liberté.

La première source d'erreurs dans le traitement des femmes enceintes a été de considérer l'état d'accouchement plutôt comme une maladie que comme une opération régulière de la nature. De là sont venues toutes ces règles & coutumes arbitraires relatives au régime , au retirement , au repos & aux soins qu'on applique indistinctement à toutes les femmes , sans faire attention à leur état par-

ticulier ni à leur constitution. C'est un fait sur lequel nous nous en rapportons à tous les accoucheurs & à toutes les sages-femmes. Les cas fâcheux, après la délivrance, ne sont-ils pas plus fréquens dans cette classe de femmes qui sont à même d'être traitées & soignées par tout ce que la pratique a de plus parfait & de plus délicat, que dans cette autre classe dépourvue de la moindre commodité, & même manquant de plusieurs choses qu'on croit ordinairement de nécessité dans leur état, cette classe contrainte d'agir & de vaquer au dehors? Ceci nous fournit donc une preuve qu'il y a une erreur fondamentale dans la méthode commune de traitement; & que les maladies de grossesse qu'on redoute si fort sont plutôt artificielles que naturelles. Il y a beaucoup à dire sur ce sujet, & c'est

D 2

ce qui m'oblige à renvoyer le lecteur à un traité sur les fièvres puerpérales , & le régime des femmes pendant ce période , que va publier incessamment une personne qu'une profonde & vaste expérience , & sur-tout une noble liberté de penser rendent bien propre à traiter cette matière , & qui ne peut que répandre de nouvelles lumières sur cette partie de la pratique ; la liaison qui règne entre lui & moi m'autorise à en emprunter quelques observations qui sont ici très-applicables.

L'état de grossesse n'étant point une maladie , mais un procédé régulier de la nature , semble , au premier aspect , ne point convenir à un hôpital qui n'est proprement qu'un lieu pour les malades. Le secours manuel dans la délivrance est rarement requis , & lorsqu'il

l'est, la plus pauvre des femmes peut aisément se le procurer, la classe des accoucheurs étant très-nombreuse : les remèdes & l'assiduité du médecin sont aussi tout-à-fait inutiles dans les cas ordinaires. Les soins, le repos, le retirement & un certain régime particulier sont souvent portés à un excès bien plus dangereux pour celles qui les pratiquent, que ne l'est le manque de ces précautions pour la classe la plus pauvre. La nature s'accommode mieux des premières nécessités que de superfluités embarrassantes ; & quoique celles-ci paraissent donner au malade de l'aisance & du soulagement, rarement font-elles quelque chose pour sa sûreté. Ces remarques peuvent suffire à faire voir que l'état de grossesse n'exige point expressément l'assistance des hôpitaux. Voyons maintenant si

ces afyles ne font pas particulièrement contraires & dangereux aux femmes qui font dans ce période.

Quoique la grossesse ne soit point, comme je l'ai déjà observé, une maladie par sa nature, elle est néanmoins un effort violent du système qui le rend particulièrement sujet à des désordres provenant de causes accidentelles. La fièvre puerpérale est fort connue, & c'est avec raison qu'on la redoute; on l'attribue à différentes causes. Quant à moi, les raisons que j'ai déjà développées me confirment assez qu'elle n'est autre chose que le produit artificiel d'un air renfermé & corrompu, de trop de chaleur, de remèdes échauffans, & du régime. Comme cette fièvre est manifestement d'une nature putride, il ne saurait y avoir

de doute que tout ce qui renferme putréfaction ne doive d'abord agir comme cause occasionnelle , & ensuite , que cette cause s'accroissant , n'amène des circonstances aggravantes , dont la fin est toujours funeste. La contagion d'hôpital , dans quelque degré qu'on la suppose , doit donc être particulièrement dangereuse pour les femmes en couche , & je souhaiterais que le fait ne prouvât point clairement que ces établissemens , sur le pied où ils sont aujourd'hui , ne répondent point aux intentions de leurs instituteurs , mais engendrent plutôt des maladies , là , où il n'y en a point , plutôt que de les prévenir ou de les guérir. Dans ces deux ou trois ans , les fièvres puerpérales ont été très-fréquentes à Londres , & ont eu même des suites très-fâcheuses. Les gens de l'art n'ont pas été peu embarrassés.

D 4

La cause générale d'où elles provenoient, ainsi que les moyens d'y remédier, leur ont été tout-à-fait inconnus. Quoi qu'il en fût, ce que je puis dire, c'est que j'ai été assuré de très-bonne part, & d'après les meilleurs renseignemens, qu'elles ont, à proportion, fait plus de ravage dans les hôpitaux que chez le particulier, ce qui est une forte preuve, & de leur nature putride, & de la disposition à se reproduire, que leur donnent les hôpitaux (1).

(1) Les Mémoires de l'Académie des Sciences rapportent un fait de cette nature bien remarquable, relativement à une maladie épidémique qui se fit sentir à Paris, chez les femmes en couche, en l'année 1746, où l'on observa que les événemens fâcheux étoient plus fréquens parmi les femmes en couche de l'Hôtel-Dieu, que parmi celles accouchées dans leur maison, & l'on remarqua que sur vingt de ces malades à l'Hôtel-Dieu, à peine en sauvait-on un; fléau aussi terrible que celui des fièvres les plus contagieuses qu'on ait jamais connu.

En calculant d'après le rapport qui fut publié en l'année 1769, des femmes en couche dans l'hôpital anglais qui est sous la direction de personnes éminentes par leur habileté, & soigneusement attentives sur la moindre circonstance qui peut intéresser & influencer sur la santé de leurs malades, je trouve que la proportion des morts depuis le premier établissement a été bien près d'un sur cinquante-un. On ne peut jamais supposer que cette mortalité soit une suite naturelle de la grossesse, & d'après mes observations pratiques, & celles d'autres personnes, je suis assuré que, dans le particulier, l'accoucheur a ordinairement plus de succès. Ceux qui ont rendu ce compte semblent craindre que le nombre des morts ne soit alarmant, & tâchent en quelque manière de le justifier, en disant que la plupart

D 5

des fujets qui perdirent la vie étaient attaqués d'autres maladies dangereufes lors de leur admission. Mais je ne vois pas qu'on doive leur passer plus de cas de cette nature dans un hôpital, qu'il n'en arrive à proportion égale chez les pauvres gens, & il faut observer que, dans la pratique privée, l'accoucheur n'étant jamais appelé chez les pauvres que dans les cas difficiles & dangereux, il a, fous ce point de vue, un grand déavantage fur les hôpitaux, qui reçoivent les malades indiftinctement.

Je ferais très-fâché de vouloir retarder la fucceffion des établifsemens charitables, ni d'en refroidir l'efprit, leur premier objet étant d'étendre le bien public: je prie, donc, mes leéteurs de faire attention que mes remarques ne

portent que sur les hôpitaux actuels des femmes en couche, & non sur ceux qu'on peut construire dans la suite sur un plan plus parfait. On pourrait les rendre d'un grand soulagement pour les pauvres, sans exposer ceux-ci à aucun danger particulier; & si la nature a assez fait pour la conservation des femmes qui sont dans cet état, pour leur rendre les hôpitaux inutiles, en ne les considérant que comme des lieux où l'on guérit les *maladies*, on peut en faire des établissemens très-utiles & très-louables, en les considérant sous le point de vue de *maisons publiques de charité*.

Il y a un autre projet de bienfaisance dont on s'occupe actuellement à Londres pour faire accoucher les pauvres femmes dans leurs maisons, qui, étant confié

D 6

& mis fous la direction d'un praticien foigneux & habile, chargé du pouvoir de fournir les remèdes felon qu'il le trouvera néceffaire, doit produire les effets les plus heureux & les plus fatisfaisans, & dans lequel il n'y a aucun inconvénient à craindre, fi la bonne foi & la prudence y préfident. De femblables projets méritent les plus vifs encouragemens, & je fouhaite de bon cœur qu'ils aient le meilleur fuccès.

Il y a une dernière forte de malades, auxquels on a approprié des hôpitaux particuliers; je vais en parler: ce font *les infensés*.

La fituation malheureufe de ceux qui font affligés de cette maladie excite la pitié d'une manière toute particulière. A part leurs propres maux, ils font fouffrit

ceux qui les voient, & leur font un objet de terreur. Ce font des membres non - feulement perdus pour la fociété , mais qui confomment le tems de ceux qui font prépoſés à leur garde. En en rafemblant une certaine quantité dans un aſyle commun, on peut diminuer le nombre de leurs ſurveillans , en même tems qu'on les dérobe aux regards du public , pour lequel ils font des objets continuels d'alarme , & c'eſt le meilleur moyen de prévenir les malheurs qu'ils peuvent occaſionner , ſoit à eux-mêmes, ſoit aux autres. C'eſt une réflexion bien triſte , lorsqu'on penſe que cette maladie promet rarement l'eſpoir d'une guérifon parfaite ; en forte qu'il y a lieu de croire qu'elle requiert, pendant preſque toute la vie , les ſoins & la ſurveillance de perſonnes habiles. Comme elle réſide

plutôt dans l'esprit que dans le corps, l'attention de l'art ne doit se porter que sur les moyens d'acquérir un véritable empire sur le caractère & les passions, par le secours des affections contraires de l'esprit : tâche qui suppose nécessairement une observation constante & une grande expérience, dans ces sortes de cas, ainsi qu'une fermeté & une sécurité que l'habitude seule peut procurer.

D'après toutes ces considérations, on a été depuis long-tems dans l'usage de renfermer ces malades dans des maisons faites exprès pour les recevoir, & pourvues de personnes expérimentées dans l'art de les gouverner & de les soigner. Les établissemens de cette nature tenus par des particuliers, pour leur compte & profit, ne manquent pas; mais on n'a

guère pensé , jusques ici , à pour-
 voir les pauvres du royaume d'hô-
 pitaux publics affectés pour le sou-
 lagement des insensés , excepté
 celui qu'on a bâti dernièrement à
Manchester. Ayant eu occasion de
 voir , il n'y a pas long-tems , le
 rapport qui en a été publié , je
 rappellerai quelques-uns des mo-
 tifs qui ont engagé ces citoyens
 bienfaisans & ces patrons de l'hu-
 manité à mettre sur pied un éta-
 blissement si charitable.

« En premier lieu , ils ont confi-
 » déré qu'il n'y avait pas de situa-
 » tion plus digne de pitié que
 » celle *des pauvres insensés* , qui ,
 » en général , n'ont aucun espoir
 » de guérison & sont denués de
 » tout soin & de tout secours , si
 » ce n'est peut-être de celui qu'ils
 » reçoivent d'un parent que la
 » nécessité y contraint , ou d'un

» officier économe de paroisse ;
 » tandis qu'ils ne cessent d'offrir
 » au public le spectacle de la plus
 » profonde misère , s'ils ne sont
 » un objet de terreur pour leurs
 » voisins.

» En second lieu , le grand motif de satisfaction de pouvoir
 » secourir abondamment ces pauvres malheureux , si du moins
 » on ne peut les rétablir tout-à-fait en les recevant dans un
 » asyle , pourvu de tout ce qui leur est nécessaire , & en leur
 » procurant les soins de médecins habiles , ces derniers & les chirurgiens , lorsqu'on en aura besoin , ayant offert généreusement leur service *gratis*.

« Une dernière considération , mais non la moins importante , était le grand avantage que de

» vaient raisonnablement y trou-
» ver les personnes d'une fortune
» médiocre , qui , malheureuse-
» ment ayant l'esprit aliéné , n'a-
» vaient d'autre moyen que de
» recourir à *une maison particu-*
» *lière d'insensés* , où leur guéri-
» son courait grand risque d'être
» traînée en longueur , par une
» fuite de l'esprit mercénaire de
» l'entrepreneur , si toutefois elle
» pouvait jamais avoir lieu , ayant
» si peu à attendre des soins & de
» l'habileté du médecin. Les per-
» sonnes à la tête de cet établis-
» sement ne doutaient donc point
» que les parens de ces infortu-
» nés ne donnassent la préférence
» à un asyle de cette nature , régi
» par des hommes ayant des prin-
» cipes & de l'honneur , où les
» malades feraient servis avec
» douceur & désintéressement ,
» & où , quoique la rétribution

» destinée pour salairier les fer-
 » vans , & pour fournir à l'hono-
 » raire du médecin fût médiocre,
 » ils n'en feroient pas pour cela
 » moins bien soignés & mis en
 » état d'être rétablis , rendus à
 » eux-mêmes & à leurs amis , fans
 » que leur fortune en eût souf-
 » fert ».

On ne saurait disconvenir que tous ces motifs ne soient aussi importants que pleins d'humanité, & je ne prévois point que de tels établissemens puissent être sujets au moindre inconvénient ; le compte qui a été rendu de celui qui est à *Manchester* , nous instruit des succès qu'il a eus, & je puis rendre témoignage du secours & de la commodité dont il a été pour toute la contrée. Il serait donc à souhaiter que plusieurs autres de nos villes principales sui-

vissent un exemple si louable ; il y a lieu d'espérer qu'un seul hôpital dans le district de plusieurs comtés limitrophes , suffirait pour recevoir tous les malades qui pourraient s'offrir ; ce qui , au lieu d'être à charge à la communauté , la soulagerait & lui ferait un objet d'épargne , non-seulement parce que les familles des particuliers contribueraient , mais même les paroisses qui auraient des malades affligés de ce malheur.

Il est inutile de diriger l'attention vers aucun objet particulier , quant au plan & à l'administration de ces sortes d'hôpitaux , puisque , par leur nature , ils sont très-peu susceptibles de variation , & d'après les vues dont le succès a déjà été complet , cela paraît suffisamment entendu. Il paraît évi-

dent qu'il faut à chaque malade une chambre ou cellule particulière, & il est superflu de chercher à prouver à des êtres humains combien il serait indécent & cruel que ces pauvres malheureux fussent livrés en spectacle, pour amuser la curiosité d'une populace grossière.

Je finirai par quelques réflexions sur l'utilité des hôpitaux, en tant qu'ils contribuent à étendre les bienfaits de l'art de guérir en procurant des avantages aux étudiants, & en fournissant à la pratique des occasions d'acquérir l'expérience.

La médecine & la chirurgie sont des sciences que la théorie seule ne peut apprendre; pour se former dans l'une & l'autre de ces deux professions utiles, le pra-

ticien a absolument besoin d'observer attentivement l'apparence réelle des maladies, & l'action des moyens qu'on emploie pour les guérir. Le jeune homme qui commence par étudier la médecine dans la boutique d'un apothicaire, aura bien des occasions de voir la pratique, mais totalement séparée de la théorie; en sorte que la connaissance qu'il aura ainsi acquise, fera purement empirique; d'un autre côté, celui qui ne fait des études que d'une manière scientifique, commencera celle de la médecine entièrement ignorant en pratique, & il n'y a qu'un hôpital qui puisse lui fournir les moyens de l'en instruire. Il est donc de la dernière importance pour lui, que la principale partie de son cours d'étude s'emploie à fréquenter un hôpital, autrement il peut très-bien pren-

dre ses degrés fans avoir la moindre juste idée des cas qui se présenteront à lui dans la pratique de sa profession, & se trouver embarrassé & fort en peine dans les plus simples pour lesquels il fera appelé : c'est pour cela qu'aucune école de médecine ne fleurira jamais, si elle n'a l'avantage d'avoir à sa commodité un grand hôpital qui, en tout temps, lui fournisse un nombre suffisant de malades pour donner aux étudiants des leçons d'une pratique réelle. Il n'y a pas de circonstance qui ait plus contribué à établir la réputation de l'école d'Edimbourg, & à la faire regarder comme un séminaire de médecine, que l'excellente méthode avec laquelle on traite cette partie du cours d'étude ; on fait choix d'un nombre de cas qui paraissent les plus propres à inf-

truire; les sujets sont mis dans des chambres séparées de l'infirmerie, & confiés à un des professeurs du collège qui en a soin; les étudiants s'y rendent tous les jours avec lui, & prennent note de l'état de chaque malade, ainsi que des remèdes ordonnés. A certaines époques on fait des leçons sur les cas existans, où l'on fait remarquer les changemens progressifs de la maladie, & où l'on explique la méthode-pratique, avec un référé sur l'histoire de la maladie en général. Lorsque l'étudiant est assez avancé dans les sciences préliminaires & introductives, & s'est rendu en état de profiter de semblables instructions, on ne saurait imaginer une méthode plus favorable à son avancement.

Les études en chirurgie tien-

nent en général une sorte de milieu entre la méthode scientifique & l'empirique; comme la théorie de cette branche est plus certaine & moins compliquée que celle de la médecine, on pourrait passablement s'en instruire sous un maître intelligent, sans passer par la voie des formalités & des degrés du cours d'université. L'anatomie & la physiologie sont les fondemens de la théorie du chirurgien, & lui serviront en général à développer sa pratique; c'est pourquoi, lorsque l'étudiant a une occasion favorable d'apprendre ces sciences, son éducation peut être fort régulière & très-utile, sous la méthode commune d'apprentissage; &, lorsqu'il est fini, il peut se voir aussi avancé dans la théorie que dans la pratique; mais la variété des cas qui requièrent l'assistance du chirurgien

gien est si grande , & il y en a qui font si peu fréquens , que la pratique privée , même du plus renommé dans la profession , fournira à peine , dans le cours de quelques années , des exemples de toute espèce , ainsi qu'il est nécessaire d'en avoir connaissance ; en sorte que l'assiduité à un hôpital où il y a une succession constante de tous les divers cas qui intéressent le chirurgien , où les étudiants peuvent être admis , voir & examiner tout ce qui s'y passe , est d'un avantage qu'on ne peut jamais se procurer également ailleurs , & qui devient presque nécessaire dans son éducation.

Si l'on examine donc de quelle importance il est de se procurer des moyens pour former une école régulière & constante d'élèves & de praticiens dans l'art de guérir,

E

l'institution des hôpitaux considérée sous ce point de vue , ne pourra être reconnue que comme très-propre à étendre le bien public.

Les hôpitaux ne contribuent pas seulement à établir la durée de la science de la médecine ; mais , en lui fournissant les occasions d'une pratique expérimentale , ils facilitent ses progrès. Je n'ignore pas que le seul nom *d'essai* excite de grands murmures & enfante des préjugés parmi le vulgaire , & qu'il va même jusques à faire peur à des personnes d'une classe supérieure , qui auparavant étaient très-disposées ; mais , comme ce n'est que le produit de fausses idées qu'on se forge précipitamment , faute d'entendre le sens du mot , je ne doute point qu'une simple explication ne rende évi-

dent qu'une semblable manière de pratiquer telle qu'elle doit être, & qu'elle est réellement, s'accorde non-seulement avec la raison, mais est tout-à-fait digne d'éloge.

Les essais ont jetté les fondemens de l'art de guérir ; un événement fit d'abord connaître les vertus d'un remède dans quelque maladie particulière ; sur la propre attestation de ce succès accidentel, on fut porté à essayer son efficacité dans le prochain cas qui s'offrait de la même espèce ; après plusieurs essais ainsi répétés, on fut plus loin, & d'après un raisonnement analogique, on se hasarda à appliquer non-seulement le remède dans la même maladie, mais dans d'autres qui paraissaient être de même nature, soit par leur cause, soit par leurs symp-

tômes; ensuite l'analogie les mena à varier le remède, & on fit l'essai d'autres substances qui lui ressembloient dans des qualités sensibles, en supposant qu'elles avaient les mêmes vertus; c'est ainsi que, par une succession d'essais, on fixa & établit enfin une forme de pratique; & en médecine ainsi que dans les autres sciences, on ne commença que trop tôt à s'en rapporter à l'autorité des autres, au lieu de continuer toujours à marcher dans la voie des progrès & de la perfection; néanmoins, lorsque les maladies résistent aux moyens connus, & ont obstinément les mêmes suites fâcheuses, l'art de la médecine étant si loin de sa perfection, y a-t-il alors de raison évidente pour censurer les efforts qui tendent à perfectionner cet art, par la même mé-

thode en laquelle on a commencé.

Les grands progrès qui ont eu lieu le siècle dernier dans toutes les branches concomittantes de la médecine , dans celle de la structure du corps humain , de la nature des maladies & des qualités générales des remèdes , doivent certainement rendre la pratique expérimentale beaucoup plus sûre qu'elle ne l'était ci-devant. Dans combien de cas n'ignorons-nous point ce qui est utile, si nous sommes toujours prompts à juger que cela peut être dangereux ; la faculté n'aura pas de peine à avouer que souvent nous sommes obligés de reconnaître avec regret les limites de notre art & la fatalité de plusieurs maladies, dont aucun des moyens connus jusques ici n'a pu triompher ; mais

ne doit-on pas aussi lui rendre la justice d'avouer qu'il n'y a personne d'assez téméraire , d'assez obstiné ni d'assez ignorant , pour ne pas se garantir d'occasionner un grand mal là où il ne peut faire du bien.

J'en appelle à tous les rapports authentiques des essais qu'on a fait de nouveaux remèdes ou de nouvelles méthodes de traitement ; les meilleures attestations de leur sûreté , & le plus clair raisonnement analogique de leur utilité probable , sont toujours requis ; & lorsqu'on a paru soupçonner dans leurs effets quelque danger particulier , nous avons vu dans plusieurs cas la faculté , avec une assurance universelle , répéter ses essais sur ses membres , avant d'entreprendre de les expérimenter sur aucune créature de la plus

basse condition. Je crois qu'on peut , d'après cela , défier toute autre classe d'hommes de pouvoir donner des preuves plus claires & moins équivoques de leur zèle pour le bien public.

Les malades d'hôpital sont, sous plusieurs rapports , les sujets les plus propres pour un cours expérimental ; l'inspection assidue des personnes au fait de les gouverner , leur soumission aux ordonnances , leur assujettissement aux règles strictes de la diète & du régime , sont des avantages qu'on ne peut se promettre en un degré égal dans la pratique privée , ni parmi les riches ni parmi les pauvres. On se procure aisément dans un hôpital un nombre de ces cas , dont l'obstination & la fatalité exigent des efforts extraordinaires pour en triompher ;

E 4

en forte qu'on y trouve une occasion de pouvoir marcher graduellement, & de s'appercevoir de toutes ces variations délicates qui contribuent à rendre un essai sûr & décisif. Le ménagement qu'exige la réputation d'un praticien, sur lequel le public a les yeux, & dont chaque pas est exposé aux remarques des spectateurs sévères & pleins de vanité, n'est que trop propre à retrécir ses vues & à l'intimider dans sa pratique ; il se contentera de suivre les routes battues, & sera satisfait de s'en retirer avec le crédit de n'avoir rien négligé de ce qu'on fait ordinairement selon les règles communes : dans un hôpital, il est à l'abri d'une pareille entrave, & son génie peut s'exercer d'une manière nouvelle pour le secours de son malade, quoique d'autres ne l'aient pas

fait avant lui ; néanmoins il ne faudrait avoir aucun motif de persister dans un essai qui n'a aucun succès , étant évident que cela ne répond point à l'objet de son art , qui est la perfection ; dans le fait , les progrès modernes que la chirurgie & la médecine ont faits , n'ont dû leur origine qu'à la pratique d'hôpital ; il faut donc en conclure , que ces malades ont été les premiers à en recueillir les bienfaits , & que quantité de pauvres ont été secourus dans des cas bien tristes , qui , sans l'avantage de ces établissemens & le zele d'un essai raisonnable , auraient fini probablement par leur coûter la vie.

C'est une réflexion qui cause bien de regrets de voir que tant d'avantages soient méconnus de ceux pour qui ils semblent desti-

Et 5

nés , & la preuve bien grande d'un préjugé dénué de raison , accompagné de faiblesse & de crédulité , que telles personnes qui , à quelque titre que ce fût , se refuseraient à entrer dans un hôpital , quoique confié à des hommes d'un savoir & d'une humanité reconnue , se livrent sans hésiter à des empiriques ambulans , dont toute la pratique consiste à se fier au hasard , à deviner quelquefois , mais à agir toujours avec témérité.

Nota. Le docteur Percival de Manchester , envers qui je suis très-reconnaissant de ce qu'il a bien voulu revoir & corriger mes observations précédentes , m'a fait l'amitié de m'écrire une lettre , qui ajoute beaucoup de prix à mon petit ouvrage ; c'est donc avec un grand plaisir que je l'offre au public , & que je joins , d'une manière bien flatteuse pour moi , un nom si respectable au mien.

A

MONSIEUR AIKIN.

Manchester.

MON CHER MONSIEUR ,

J'AI lu avec un grand plaisir vos observations ingénieuses sur les hôpitaux. L'importance du sujet, & la manière judicieuse avec laquelle vous l'avez traité, ne peuvent manquer d'exciter l'attention du public, & de vous mériter son approbation. Il est seulement affligeant de voir que ces institutions charitables, qui n'ont pour objet

E 6

que de procurer la fanté aux malades , & de les garantir de plus grands maux , foient fouvent elles-mêmes des caufes de maladie & de mortalité (1).

(1) Les hôpitaux de Paris font le tiers de la mortalité de la ville ; dans l'Hôtel-Dieu , qui est un grand hôpital , situé dans le milieu de la ville , fe paffe une fcène horrible de misère ; car n'y ayant pas affez de lits pour le nombre des malades reçus , il est commun d'en voir quatre , fix & même huit ensemble dans le même lit ; il en meurt plus d'un cinquième (*) & le nombre de malades reçus se porte annuellement à près de vingt deux mille. *Vid.* Police de France pag. 83. Dans les deux grands hôpitaux de Londres , S. Thomas & S. Barthelemi , il en meurt annuellement environ 600 , ou un sur treize , de tous ceux qu'on reçoit comme malades internes , *vide* Price ,

(*) Cette assertion est fausse , quelques recherches que j'ai pu faire sur cet objet , il m'a paru qu'il mourroit tout au plus un dixieme des malades que l'on reçoit à l'Hôtel-Dieu de Paris. Ce nombre excède , il est vrai , celui des morts de la plupart des hôpitaux ; mais il faut observer que c'est l'unique hôpital où l'on ne choiffie pas les malades , & qu'on y en amene journellement un grand nombre de mourans ou même de morts , afin d'éviter les frais & les embarras qu'exigeroit l'enterrement.

Note de M. Bosquillon.

C'est une observation, sur laquelle vous avez répandu de grandes lumières, en faisant remarquer les effets contagieux d'un air infecté, la fausse économie de renfermer une quantité de malades dans un espace aussi petit qu'il est possible, & les méprises de l'humanité, en recevant des sujets attaqués de maladies contagieuses par leur nature, aux-

sur la probabilité de vie. Dans l'infirmerie de Northampton, il en meurt un sur dix-neuf des malades internes, années communes; & dans celle de Manchester, qui est bâtie dans une situation aérée & passablement ventilée, un sur vingt-deux. Je crois que cette proportion excède de beaucoup celle des morts qui ont lieu dans la pratique privée; elle paraîtra bien plus considérable, lorsqu'on se rappellera qu'outre les malades qui sont renvoyés comme incurables, il y a encore des sujets impropres sur l'événement desquels on n'est pas instruit, tels ceux qui sont attaqués de la petite vérole, de la rougeole, du mal vénérien & autres maladies dangereuses qui sont exclues de ces hôpitaux.

quelles on ne saurait apporter du remède, ou d'une espèce à devenir plus grave, par leur séjour dans un atmosphère impur.

Mais comme il y a un si grand nombre d'infirmes dans les différentes parties du royaume, bâties sur un plan, qui n'est guères susceptible de pouvoir être changé, gouvernée par des loix qui, quoiqu'erronnées, ne continueront pas moins d'être observées, parce qu'elles ont acquis force de coutume, il serait à souhaiter qu'on pût trouver des moyens propres à écarter les inconvéniens provenans de leur construction actuelle, ainsi que de la forme de leurs réglemens. Permettez-moi de vous suggérer quelques idées sur ce sujet. Elles pourront contribuer à agrandir & à perfectionner les vôtres, si toutefois elles

ont l'avantage de répondre aux vues de l'ouvrage que vous venez de publier.

L'air, le régime & les médicamens font les trois principaux agens qu'il faut employer pour prévenir & pour corriger la putréfaction & la contagion dans les hôpitaux. Tout homme en santé consomme une quantité d'air (1) par minute. Une personne malade en exige une plus grande, parce qu'elle la corrompt plus promptement, & on a observé que les animaux meurent plutôt dans un air impur que dans le vuide. C'est pourquoi, outre les ventilateurs & les chaffis allant du haut en bas, de maniere à pouvoir ouvrir jusques au plafond, il devrait y avoir des ouvertures dans le mur

(1) Quatre Quartes.

vis-à-vis les fenêtres, dont le nombre fût égal & d'une dimension suffisante; c'est une amélioration qu'on a adoptée dans l'infirmerie de Leicester, & qui a été trouvée avoir un heureux succès. Les grandes salles devraient avoir un âtre à chaque extrémité, & un ventilateur, qui accélérât le courant d'air dans les salles. En été, on continuerait à chasser le mauvais air par les tuyaux des cheminées, au moyen d'un tuyau qui communiquerait au feu d'en bas. Je ne dois pas oublier de dire que la température de l'air influe beaucoup sur la salubrité, & qu'elle doit être réglée par un thermomètre placé dans le centre de chaque salle.

Mais l'abondance de l'air le plus pur est encore insuffisante, pour détruire la contagion. Je

pourrais en fournir des preuves incontestables , & de la meilleure autorité. Il faut donc corriger l'*effleuve* malin qui part de tant de corps malades , de membres gangrenés , d'os cariés , d'ulcères contagieuses & de fièvres putrides. Je crois qu'on pourrait y parvenir, en arrosant, ou plutôt en lavant chaque jour les appartemens des malades avec du vinaigre & de l'eau de goudron , ou avec du vinaigre & de la sciure de bois vieux ; par le moyen de fréquentes fumigations avec la vapeur du vinaigre bouillant & du goudron ; ou , si les maladies étaient d'une nature très-contagieuse , avec du vinaigre bouillant , de la myrrhe & du camphre , en usant du bois de chauffage , particulièrement du sapin , en trempant quelquefois les fagots dans le goudron , en exposant à l'air les couvertures des

malades qui sont dans ce cas , & ensuite en les imprégnant de vapeurs antiseptiques mentionnées ci-dessus , & en obligeant les malades d'observer les règles de l'exactitude & de la propreté. S'il y en a qui soient dans l'habitude de fumer , on doit leur accorder des pipes & du tabac , lorsque cette complaisance ne leur fait aucun tort. Tout le linge des malades devrait être souvent renouvelé , leurs chemises & leurs draps fumigés avec de l'encens , avant de s'en servir ; les linges qui ont été à l'usage du pansement des ulcères contagieuses , &c. devraient , dans l'instant même qu'on les ôte , être jettés dans du vinaigre , & portés hors des salles avec toute la diligence convenable. Il serait à souhaiter qu'on bannît les emplâtres de la pratique d'hôpital , & je me réjouis beaucoup de ce que ,

dans un précédent ouvrage , vous vous êtes exprimé avec tant de force , en les défapprouvant (1).

L'huile , par la chaleur , acquiert une rancidité qui le rend tout-à-la-fois stimulant & septique , ce qui lui donne la qualité d'augmenter l'acrimonie & l'odeur des matières purulentes. Les cataplasmes faits avec des carottes ou du pain blanc , ou de l'étoupe légèrement enduite avec de l'empois mêlé avec une quantité proportionnée d'huile de corne de bœuf , pour l'empêcher de se durcir , pourraient être employés avec le même avantage , comme de défensifs doux , au lieu d'emplâtres & de cerats. Douze parties du mucilage & une partie

(1) Voyez Observations sur l'application externe & la préparation du plomb.

d'huile mêlés ensemble également, fans chaleur, ont assez de consistance & conservent leur humidité un temps suffisant; dans quelque cas il serait avantageux de préparer l'empois avec l'eau de Saturne de *Goulard*, qui, avec l'huile de corne de bœuf, donnera un émolient, un antiseptique & un topique modérément astringent, beaucoup supérieur, à ce que je crois, à *l'unguentum tripharmacum*.

Après la salubrité de l'air, un régime bien ordonné peut être considéré comme le préservatif le plus puissant contre les maladies qui naissent dans les hôpitaux. En Été & en Automne, où les maladies putrides règnent le plus, on devrait donner aux malades du fruit en abondance; on ne s'arrêtera point à la difficulté

de s'en procurer , ni au prix , si les protecteurs de ces maisons de charité , ainsi que les autres personnes bienfaisantes , sont instruits que de dons semblables leur seront fort précieux.

Le riz forme un article considérable dans la partie du régime de presque toutes les infirmeries ; mais comme aliment sain il est très-inférieur au salep dont on ne fait jamais usage , à ce que je crois , ou du moins rarement. J'ai fait plusieurs mélanges préparés avec du mouton & de l'eau broyés avec du pain , du biscuit de mer , du salep , de la farine de riz ; de la fleur de sago , de la patate & du fromage vieux , &c. à une chaleur égale à celle du corps humain ; dans quarante huit heures ils eurent acquis une odeur vineuse , & furent dans une

grande fermentation , excepté le mélange fait avec le riz qui ne laissoit échapper que peu de bulles d'air , & qui étoit très-peu altéré ; le troisième jour , quelques-uns des mélanges se trouvèrent doux & continuèrent à fermenter ; les autres avoient perdu leur mouvement intestin , & étoient aigres ; mais celui qui contenoit le riz , étoit devenu putride ; d'après cette expérience , il paroît que le riz , comme aliment , est lent à fermenter & est un faible correctif de la putréfaction ; il est donc une nourriture très-impropre pour les malades d'hôpital ; on ne peut même le considérer comme une espèce d'aliment fort nutritif , parce qu'il se dissout difficilement dans l'estomac ; c'est une vérité que l'expérience confirme , car dans les Indes Occidentales , les Colons remarquent que les Nè-

gres maigrissent & sont moins capables de supporter le travail lorsqu'ils vivent de riz.

On dit que le salep contient la plus grande quantité de nourriture végétale sous le plus petit volume, & que, comme restaurant, mucilagineux, adoucissant, il mérite d'être reconnu pour *aliment médécinal*; il adoucit l'acrimonie des fluides, en même temps qu'il se change aisément en un chyle doux & de bonne qualité. Dans les diarrhées & la dysenterie, il produit d'excellens effets en lubréfiant la tunique des intestins, en calmant l'irritation & en corrigeant doucement la putréfaction. Dans la fièvre symptomatique, qui provient de l'absorption du pus des ulcères au poumon des plaies ou de l'amputation, l'usage

abondant du salep est un adoucissant admirable (1).

Il me semble que le fromage est une nourriture mal-saine pour les convalescens, parce que lorsqu'il est frais, on ne peut presque le digerer, & quoiqu'amolli par le temps, j'ai observé qu'il fermente aisément avec la viande & l'eau : il se divise encore en une huile rance, qui semble incapable de toute autre altération ; & comme septique, il doit être pernicieux ; les malades d'hôpital sont si sujets aux rechûtes, que la moindre erreur en fait de nourriture peut les occasionner ; l'infusion de la drêche, qui est si fortement recommandée dans le scorbut sur mer, peut, comme

(1) *Vide* Les observations de Parcival sur les racines des orchies. *Géorgical Essai*, vol. 4.
antiseptique,

antiseptique , n'être pas moins utile dans les hôpitaux ; on devrait permettre aux malades d'en faire leur boisson ordinaire, au lieu & place de bière , qui , ayant subi une fermentation vineuse , a perdu en quelque manière , le pouvoir de corriger ou de tempérer la putréfaction : si cette boisson étoit trop apéritive , quelques feuilles de rose rouge ou de balauſte infusées avec la drêche y remédieront , sans donner aucune odeur désagréable ; la farine du malt peut être aussi employée à faire du gruau , de la soupe au lait , & du pouding.

Quant aux viandes , celles qui ont été salées ou fumées , sont , à ce que je crois , généralement désapprouvées. Le porc devrait être aussi défendu , comme étant de l'espèce la plus corruptible , & tendant à diminuer la transpi-

F

ration ; on devrait encore avoir soin que la viande qui est tuée pour l'usage des infirmeries, fût saignée plus que de coutume, afin que comme elle est sujette à se corrompre bientôt, elle ne courût point, avec d'autres causes inévitables, à produire des maladies putrides.

Relativement aux médicamens, le moins qu'on puisse recommander, c'est qu'en les prescrivant, on ne se contente pas seulement de faire attention aux symptômes présens, mais aussi à la disposition putride & à la nature contagieuse des maladies d'hôpital ; & comme la marche de la corruption est ordinairement lente, le médecin devrait soigneusement veiller sur ses premières approches, & par de remèdes convenables, arrêter d'abord ses progrès. Dans les fièvres mali-

gnes , à part l'usage du quinquina en substance ou en décoction , une légère infusion de cette écorce bien acidulée pourrait être ordonnée au malade pour boisson ordinaire ; mais , dans de cas moins urgens , le petit lait , fait avec du vinaigre ou la crème de tartre , feront un délayant plus agréable & suffisamment antiseptique. Un autre moyen de corriger la putréfaction , & qui renfermerait d'autres avantages , ce serait de permettre aux malades de se laver le visage , de se baigner les pieds & les mains matin & soir , dans une décoction de quinquina ou des fleurs camomiles , mêlée avec du vinaigre.

Telle est l'esquisse d'un plan , qui , d'après l'état actuel des hôpitaux , pourrait les rendre plus salutaires aux malades & plus utiles au public ; cette esquisse

est très-imparfaite , mais je me flatte que vous y ajouterez ce qui y manque ; permettez - moi , avant de finir , de parler d'une invention fort ingénieuse qui est en usage dans l'infirmerie de Leicester , & qui contribue beaucoup à l'aifance & à la commodité des malades. Les lits qui font de fer & peints , font faits de façon que les pieds d'en - haut , par le moyen d'une vis , peuvent s'élever ou s'abaisser avec la plus grande facilité ; l'invention est du docteur *Vaugham* , & elle a été exécutée fous la direction du docteur *Ash* , à Birmingham.

Je fuis , avec une fincère eftime & amitié ,

MON CHER MONSIEUR ,

*Votre très-fidèle , très-affectionné
& très-obéiffant ferviteur ,*
THOMAS PERCIVAL.

N O T E S.

(1) Mais si la disposition des salles fait que les départemens, ou se confondent, ou se touchent de trop près, souvent ces salles ne sont pas mieux disposées, en les considérant seules & en elles-mêmes, & elles sont placées d'une manière nuisible aux malades qui y sont reçus. L'Académie en jugera par le compte que nous allons lui rendre, des salles destinées aux maladies chirurgicales. Ces salles doivent être privilégiées dans tous les hôpitaux : c'est-là que l'art vient au secours de la nature, par des moyens souvent terribles. On est responsable de la vie des hommes, quand on ne prend pas de mesures pour assurer le succès de ces moyens redoutables. A quoi sert de faire souffrir un malheureux, si on n'a pas la probabilité de le sauver, si on n'augmente pas cette probabilité par tous les moyens possibles. Ces précautions sont, la tranquillité des malades, la propreté du local, & la pureté de l'air. . . .

Mais un grand malheur pour ceux à qui on a fait, ou à qui on doit faire des opérations, pour ces infortunés qui ne doivent souffrir que de leurs propres maux, & à qui toute émotion étrangère est dangereuse, c'est que ces opérations s'y font au milieu de la salle commune. On y voit les préparatifs du supplice ; on y entend les cris du supplicié ;

celui qui doit l'être le lendemain, a devant les yeux le tableau de ses souffrances futures; & celui qui a passé par cette terrible épreuve, doit être profondément remué, & sentir renaître ses douleurs, à ces cris semblables aux siens: & ces terreurs, ces émotions, il les reçoit au milieu des accidens de l'inflammation ou de la suppuration, au préjudice de son rétablissement, & au hasard de sa vie. . . .

Mais un hôpital bien ordonné, ordonné par l'humanité, doit avoir trois salles pour les opérés; la première, où ils sont préparés à l'opération; la seconde, où ils la subissent; la troisième, où on les place, après qu'ils ont été opérés. Celle-ci doit être éloignée du bruit, pour leur procurer le repos & la tranquillité dont ils ont besoin.

Toutes ces précautions sont nécessaires pour faciliter le succès des opérations, pour conserver les blessés que la nature n'a point condamnés, & que les accidens ont seuls approchés de la mort. *Mémoire de l'Académie.*

(2) *Fragment sur les hôpitaux, tiré d'un ouvrage intitulé: Peinture des mœurs du siècle, par M. de Lacroix, avocat.* Dans un état où tous les plaisirs s'achètent, où le bonheur reflue sans cesse vers l'opulence, où le repos n'est que pour le riche, où les honneurs se vendent, où l'on acquiert avec de l'argent le titre de noble, c'est-à-dire le droit de mépriser celui qui ne l'est pas: dans un état où le pouvoir se laisse souvent éblouir par

l'éclat de l'or, & dédaigne la misère, c'est sans doute un grand malheur, que d'être né pauvre. En vain aurait-on reçu de la nature une face belle & fière, une stature noble & vigoureuse, une démarche libre & assurée: en vain aurait-elle donné un cœur plein de courage & de générosité, un esprit vif & enjoué, enfin, tout ce qui semble promettre à l'homme d'heureux jours; si ses ancêtres ne lui ont pas laissé des domaines étendus, le bonheur le fuira, la peine & la misère environneront son être, & il ne pourra leur échapper qu'en se réfugiant dans le sein du vice. La force qu'il aura reçue, ne fera que doubler sa charge; sa taille ne servira qu'à le faire regarder par de vils enrôleurs; peut-être n'échappera-t-il à la tyrannie des armes, que par la honte de la servitude: son esprit ne lui découvrira que l'injustice & la bizarrerie des conventions humaines; son cœur bon, généreux, ne le rendra que plus sensible aux outrages & à l'ingratitude de ses tyrans.

Quand on considère tout ce que les arts ont inventé pour l'opulence, & que l'on observe ensuite ce que l'humanité accorde à la misère, on est tenté de croire que les riches sont les dieux de la terre, & que les pauvres ne sont que de viles créatures dévouées au travail & à l'humiliation. Il n'y a pas jusqu'aux secours qu'on leur donne, qui ne soient souvent plus cruels que les maux dont on veut les guérir. Oui, l'animal qui veille à la sûreté de nos jours, & partage nos plaisirs destructeurs, celui qui fran-

chit pour nous les intervalles , & nous évite la peine de marcher , font mille fois moins à plaindre dans leurs maladies , que le mercenaire , qui va , fans appui , chercher dans un hôpital du soulagement à ses maux.

Un homme à qui l'on apprendrait qu'il y a des asyles où l'indigent qui souffre , trouve des médecins , des chirurgiens , des gardes , qui ne lui vendent ni leurs avis , ni leurs pansemens , ni leurs remèdes , ni leurs soins , ne pourrait refuser son éloge à des établissemens si utiles. Mais si son admiration le conduisait dans ces salles immenses où l'humanité rangée sur deux colonnes , est aux prises avec la mort , & en respire l'air ; s'il voyait dans le même lit quatre malades ensemble ; si on lui faisait remarquer que sous la même couverture reposent souvent la pulmonie , l'hydropisie , la fièvre putride , & quelquefois la mort même , ses yeux ne se détourneraient-ils pas avec horreur d'un spectacle si affligeant ? n'en voudrait-il pas à l'opulence , d'être cruelle jusques dans ses bienfaits ?

L'artisan atteint d'une maladie mortelle , n'a souvent besoin , pour revenir à la vie , que de respirer un air libre & salutaire , que de prendre des alimens légers , que de goûter un sommeil doux & paisible. Mais si , à l'exemple du cruel Mézence , on le place à côté d'un cadavre , ou d'un malade qui transpire , alors il a le droit de reprocher aux hommes leur pitié aveugle & meurtrière. Il peut dire à ceux qui dirigent ces riches hôpitaux : Pourquoi m'avez-vous attiré dans

ce séjour de mort ? que ne m'avez-vous abandonné à la compassion du maître qui m'employait, de la femme charitable qui me secourait ? Mes plaintes eussent peut-être ému le cœur du riche qui me logeait : maintenant que mon sang est corrompu par l'air que je respire, on le fait jaillir de mes veines entr'ouvertes, on épuise mes forces, & je ne vis que par elles. Lorsque vous m'aurez éconduit, faible & languissant, où irai-je ? que deviendrai-je ? Si je meurs, hélas ! vous n'aurez avancé que le terme de mes maux ; mais ces enfans, que les bras de leur père nourriſſaient, qui les aidera à supporter la vie ? . . .

Il n'y a pas d'établissement qui intéresse peut-être plus l'état, qui mérite davantage d'attacher son œil surveillant, que les hôpitaux. Cela est si vrai, que l'on en a confié l'administration à ce que le Clergé a de plus éminent, & la Magistrature de plus distingué. Néanmoins, malgré leur amour & leur zèle pour l'humanité, il est certain que le malade court encore plus de danger dans un hôpital, que sur son grabat, & peut-être serait-il à souhaiter que l'on rasât ces funestes édifices, pour en détourner les richesses vers les malheureux qui souffrent : mais ne serait-il pas possible que le mal sortît du sein même de la bienfaisance.

Il n'y a déjà que trop long-temps que l'on a fait comprendre que l'hôpital d'une grande ville devait avoir une exposition aérée ; qu'il serait à souhaiter qu'on le divisât en plusieurs bâtimens, séparés par des cours

immenses, que l'on donnât dans les salles le courant d'air le plus libre ; qu'elles fussent, ou assez vastes, ou assez multipliées, pour que l'homme que la douleur y amène, n'eût à souffrir que de ses maux, & fût seul dans son lit. *Mais chez un peuple qui ne s'occupe que de fêtes, que d'embellissemens, qu'il y a loin d'un projet utile à son exécution!* Combien d'hommes périront, avant que l'Hôtel-Dieu de Paris ne soit que le dépôt des blessés ou des malades, trop faibles pour pouvoir supporter un transport éloigné.

On paraît, dans ce moment, tout occupé du projet de faire bâtir de nouvelles salles de spectacle : l'humanité ne devrait-elle pas songer à adoucir ses malheurs, avant de multiplier ses plaisirs.

(3) Qu'est-ce qu'un lit en général, & surtout un lit de malades ? C'est un lieu de repos pour la nature souffrante, & un moyen de sommeil pour la nature que les souffrances ont fatiguée. L'homme n'a qu'une manière de reposer son corps, c'est de mettre tous les muscles destinés au mouvement volontaire dans un état de relâchement. Un homme debout ne repose point, parce qu'il est obligé de se maintenir en équilibre, & que le poids de son corps portant sur les pieds, il faut que presque tous les muscles soient en action ; les muscles supérieurs, pour soutenir ce poids, les muscles inférieurs, pour le supporter. L'homme enfin est en partie en action, en partie dans le repos ; les muscles inférieurs sont dans le relâchement, mais ceux du tronc & de la tête sont en

action. Pour que le repos soit complet & absolu, il faut que toutes les parties du corps soient appuyées & supportées, de manière que les muscles n'aient rien à faire pour les soutenir : c'est pourquoi la situation horisontale est la plus favorable au repos : c'est pourquoi un lit qui cède à la pression du corps, & où le corps se moule, repose plus que le coucher d'un plan inflexible.

Mais ce n'est pas tout, il faut encore que les membres soient fléchis. Toute tension est le résultat d'une action ; il n'y a point de véritable repos, où il y a tension. Dans les flexions, les attaches des muscles sont rapprochées, & leur relâchement est augmenté. Il faut que le tronc & les extrémités soient alternativement dans cet état de flexion modérée, dans un état qui change de temps en temps, en variant les attitudes, pour reposer successivement les différens muscles. Nul homme n'est couché droit dans son lit ; tous ses membres sont fléchis & courbés : le bœuf & le cheval dans les herbages, le chat & le chien dans nos maisons, ont, en dormant, le dos arqué, les jambes fléchies, rassemblées sous eux, & tous les muscles dans un état de mollesse & de relâchement. Ces vérités sont d'observation ; & , puisque la nature a ménagé aux animaux ces moyens de réparer leurs forces, il faut du moins, quand l'homme a recours aux hôpitaux, quand il vient y réclamer nos soins & notre charité, que nous ne commençons pas, en le recevant, par contrevenir à des loix qui émanent de sa conformation ;

il faut que nous lui procurions un lit conforme à ses besoins, où il puisse fléchir ses membres pour les délasser ; mais s'il est souffrant, cette flexion des muscles est plus nécessaire. Toute tension aggrave le mal des parties affligées : l'homme s'incline du côté de la douleur, il cherche à y porter le relâchement : cette loi est constante chez les animaux. Ainsi, un lit n'est pas simplement fait pour qu'un malade puisse s'y coucher & s'y étendre ; au besoin, il doit offrir la facilité de cet état de flexion indispensable à l'homme qui repose, & encore plus à l'homme qui souffre. On doit y respecter l'inaction où la douleur l'oblige de se tenir, en évitant de se heurter par des mouvemens inconsiderés. Mais cette inaction n'est que momentanée ; il a besoin de changer de position, non-seulement pour relâcher successivement ses différens muscles, mais pour prévenir les effets d'une longue compression de la même partie. Un membre trop longtemps comprimé s'engourdit, perd le sentiment, se gonfle, rougit, s'enflamme, & finit quelquefois par se gangréner. Il faut donc que le lit du malade lui permette de s'étendre & de fléchir ses membres, & de se retourner, pour porter la compression sur des parties reposées. Or, un lit de trois pieds pour un seul homme suffit à ces destinations, un lit de quatre pieds quatre pouces n'y suffit pas, lorsqu'il est chargé de quatre ou six personnes.

La veille & le sommeil sont à l'esprit ce que l'action & le repos sont au corps. Le

relâchement des muscles ne produit que le délassement du corps. Le sommeil amène le repos de l'esprit, l'oubli des maux & la consolation. Le sommeil a cet avantage de plus, qu'en même temps qu'il repose l'esprit, il repose le corps : car les muscles destinés à exécuter les mouvemens de la volonté, sont sans action dans le sommeil, & c'est une raison pour ne point négliger les moyens simples & naturels de le procurer : quand il ne servirait qu'à l'oubli momentané des maux, il serait précieux au malheureux, il serait pour lui le premier des remèdes. Mais s'il suspend le sentiment de la douleur, s'il favorise l'effet des médicamens, s'il facilite le retour de la santé, qui, plus que l'indigent, a droit de le réclamer ! L'indigent, pressé de guérir, pour aller nourrir sa famille & servir sa patrie. Quand il confie sa misère & sa vie à l'assistance publique, il demande implicitement remèdes, alimens, soins de toute espèce, sur-tout le repos & le sommeil. Mais comment dormir dans un lit à deux, que l'on surcharge de quatre & six malades ; où tantôt chaque malade a treize pouces, & tantôt huit pouces & demi d'espace en largeur, où il ne saurait être que sur le côté, où il ne saurait se tourner, sans heurter celui qui le serre, sans réveiller en lui le sentiment de la douleur ? Ah ! comment ne serait-on pas sans cesse agités dans ces misérables lits ? La gale, comme on fait, n'y est-elle pas éternelle ? La chaleur de quatre ou six malades n'y rend-elle pas les humeurs plus âcres, & les démangeaisons plus insup-

portables? Cette chaleur, d'ailleurs, n'y fait-elle pas éclore, n'y entretient-elle pas la vermine? Cette chaleur ne développe-t-elle pas encore la fétidité qui ne peut manquer d'exister dans ces lits, & qui devient encore plus insupportable, dans la situation opposée des malades, couchés les uns aux pieds, les autres à la tête? Le sommeil ne pénètre donc point, ou du moins il pénètre rarement, imparfaitement dans ces lits d'amertume & de douleur. Que penser d'un hôpital où des malheureux, ainsi entassés dans le même lit, ne peuvent obtenir de sommeil desirable, que lorsqu'ils se concertent pour que les uns se lèvent & veillent une partie de la nuit, tandis que les autres dorment! & quand ils sont dans l'impuissance d'en sortir, ils gémissent de la nécessité qui les y attache, & maudissent les secours qu'on leur donne. *Mémoire de l'Académie.*

F I N.

ERRATA.

ÉPITRE DÉDICATOIRE ;

*P*AGE 7 2. *lig. 9*, au lieu de *de*, *lis. des*.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE :

P. 25. lig. 8, au lieu d'*Edem*, *lis. Eden*.

OBSERVATIONS :

<i>Pages</i>	<i>lignes</i>	<i>au lieu de</i>	<i>liset</i>
2,	5,	de la,	de.
27,	2,	de l'hôpital,	d'hôpital.
41,	20,	fournissent,	fournisse.
90,	1,	salairier,	salarier.
129, <i>note</i> ,	1,	parcival,	percival.